
3 1761 06994455 1

Les Idées Mortes

ALBERT BAYET

Les Idées Mortes

PARIS

ÉDOUARD CORNÉLY ET Cie, ÉDITEURS

101, RUE DE VAUGIRARD, 101

—

1908

Le Mythe de Speusippe

Représente-toi, dit Speusippe, l'état des idées et des hommes d'après le tableau que je veux t'en faire.

Imagine un homme immortel ou, si tu veux, capable de vivre assez longtemps pour nous paraître immortel. Et suppose que cet homme, unique parmi ceux qui sont sur la terre, se voie forcé d'entreprendre un voyage aussi long que sa vie et très dur, par des sentiers inconnus. Ne choisira-t-il pas, avant de se mettre en route, des guides et des compagnons propres à l'aider en chemin ?

— Assurément.

— Et si son père et ceux qui l'entourent lui disent : prends avec toi celui-ci et cet autre et cet autre encore, car ils sont toujours utiles à tous et dans tous les voyages, ne suivra-t-il pas ce conseil ?

— Il serait du moins insensé, Speusippe, de ne pas le suivre.

— Fort bien, et s'il se met en route et qu'au

début du voyage les compagnons désignés par son père lui rendent de grands services, ne sera-t-il pas confirmé et fortifié dans la pensée que son père avait raison et que les guides qu'il indiquait étaient toujours et partout très utiles ?

— Cela du moins paraît fort vraisemblable.

— Cependant, s'il arrive en des pays lointains et nouveaux et que des hommes de ce pays s'offrent à le guider et à le secourir, refusera-t-il leur service? Ou ne prendra-t-il pas plutôt l'habitude, s'ils le guident bien, de les écouter et de s'en remettre à eux plus volontiers qu'à ses vieux compagnons ?

— Sans doute.

— Ainsi, peu à peu, il cessera d'appeler, de voir et d'entendre ses anciens amis ; satisfait pourtant de les sentir derrière lui et de savoir qu'en cas de besoin il pourrait compter sur eux, il ne prendra plus la peine de se tourner de leur côté et de les consulter ; et cela parce que ses nouveaux conseillers suffiront parfaitement à l'éclairer?

— Cela est vrai.

— Mais, Lasthénie, fais bien attention à ceci : notre homme pourra voyager toujours, puisque nous l'avons supposé immortel ; il aura toujours des compagnons jeunes, puisqu'il traversera toujours des pays nouveaux. Mais ses premiers amis, doués d'une puissance de vie ordinaire, devien-

dront faibles et vieux : au bout d'un certain temps, ils ne marcheront plus qu'avec peine et lentement, déjà presque inutiles ; enfin, l'un après l'autre, ils tomberont au bord de la route et mourront. L'immortel pourra-t-il s'en apercevoir ? Non, sans doute, puisque, depuis longtemps, il aura perdu l'habitude de regarder en arrière. Ainsi il s'avancera, guidé sans cesse par de nouveaux guides, mais persuadé que les anciens n'ont pas cessé de le suivre et bien résolu à les appeler, s'il venait à avoir besoin d'eux, et fermement convaincu qu'ils sont toujours bons et utiles.

— Cela n'est pas douteux, Speusippe.

— Et s'il n'a jamais besoin d'eux, il ne saura jamais qu'ils sont morts. Et, longtemps après qu'ils ne seront plus, il continuera à parler d'eux comme s'ils étaient vivants et nécessaires.

— Assurément.

— Et, au fur et à mesure qu'il changera de pays, les guides nouveaux qu'il avait choisis ne deviendront-ils pas peu à peu autant de guides inutiles, vieillis et négligés, en tout point semblables aux premiers ?

— Sans doute.

— Et s'ils meurent, l'immortel ne s'apercevra pas de leur mort, parce qu'il aura cessé depuis longtemps de leur parler. L'esprit toujours occupé des nouveautés de la route présente, il ne se retour-

nera pas pour contempler le chemin parcouru. Mais si, d'aventure, un soir, il se sentait las de marcher, s'asseyait sur une colline et regardait en arrière, il verrait la route peuplée au loin des cadavres de ses compagnons. Et il ferait le départ des morts et de ceux qui lui restent encore.

— Tout cela m'est parfaitement clair.

— Hé bien, Lasthénie, le voyageur immortel peut représenter la suite ininterrompue des générations des hommes en marche vers des fins ignorées. Ses compagnons sont les idées que nous recevons en partie de nos pères et qu'en partie nous recrutons le long de la vie, à chaque étape. Ces idées nous éclairent, nous conduisent, nous guident; puis elles vieillissent; puis elles meurent. Mais nous ne les sentons pas mourir, parce que leur mort consiste précisément en ceci qu'elles ont cessé d'être utiles et que nous ne nous servons plus d'elles. Ainsi nous continuons à les nommer, à les respecter, à les invoquer, longtemps après qu'elles ne sont plus; nous nous plaisons même à croire et à dire qu'elles sont éternellement vraies et bonnes; nous croyons qu'en cas de besoin, nous pourrions les appeler, et il est assez naturel que nous ne soyons jamais détrompés, puisque, en fait, nous n'avons jamais besoin d'elles.

Mais si, un jour, las de marcher, c'est-à-dire de vivre, nous nous avisions de nous arrêter et de

regarder le passé, nous verrions, comme le voyageur, les idées mortes alignées, innombrables, au bord de la route humaine : et seul un petit groupe d'idées neuves aurait fait halte avec nous et continuerait à nous protéger.

Les Idées Mortes

Parmi les idées qui se mêlent en nous, claires ou confuses, antiques ou neuves, coutumières ou fugitives, nous appliquons tous nos soins à distinguer les vraies des fausses et les bonnes des mauvaises.

Nous cherchons l'absolue vérité, qui n'est peut-être qu'un rêve aussi vain que l'erreur, et cette recherche dérisoire nous fait oublier la vie, — et nous vivons.

Quand comprendrons-nous que rien n'est vrai ou faux, bon ou mauvais absolument? Quand comprendrons-nous que l'idée la plus fausse à nos yeux, et la plus détestable, est nécessairement en quelque manière excellente et véritable, comme aussi celle qui nous semble à jamais lumineuse et pure ne doit briller qu'un instant, et rentrera demain dans l'ombre?

Nous savons que, sous les rêveries en apparence les plus chimériques des astrologues, des sorciers, des prêtres, des alchimistes, il n'y eut pas moins de vérité, si l'on peut employer ce terme, que

sous les meilleurs systèmes d'aujourd'hui. Nous n'ignorons pas, d'autre part, — et les savants eux-mêmes nous l'ont dit, — que les lois scientifiques, apparemment les plus solides, ne sont vraies que d'une vérité mouvante, éternellement provisoire. Leur triomphe, dans lequel l'esprit de quelques-uns voulut s'exalter, est le triomphe d'une hypothèse à la merci d'un fait nouveau ; il n'en est pas une parmi elles qui soit sûre du lendemain.

Nous savons cela ; mais, n'y pouvant accoutumer notre esprit, nous cherchons laborieusement si telle pensée est juste ou non, si elle est bonne ou condamnable, alors que toutes les pensées des hommes participent à la fois de l'erreur et de la vérité, alors qu'il n'est pas une règle de vie, une maxime, un acte qui ne contienne à la fois de l'injustice et de la justice.

Hier encore, un des plus profonds penseurs de ce temps écrivait : « La recherche de la vérité doit être le but de notre activité ; c'est la seule fin qui soit digne d'elle ». Et il écrivait cela au seuil d'un livre dans lequel la vanité de ce que nous nommons le Vrai, le caractère conventionnel des sciences qui passent pour les plus certaines sont mis en claire lumière.

Il n'y a pas de vérité définitive, éternelle. Il n'y a pas d'idées à jamais justes ou fausses, à jamais

bonnes ou mauvaises. Mais il y a, à chaque instant et sur chaque point du monde où l'on pense, des idées vivantes et des idées mortes et entre elles des gammes infinies d'idées qui, peu à peu, montent vers la vie ou descendent vers la mort.

Ce n'est pas au philosophe seul qu'il appartient de méditer ces choses. Tous, nous y trouverons profit. Il n'est pas de vie, si humble, si ordinaire qu'on la suppose, qui ne gagne à être éclairée d'un peu de réflexion sur la vie. Et s'il faut renoncer à la Vérité absolue, ce renoncement est-il moins utile aux hommes simples qui allaient la demander à leurs Églises qu'aux rêveurs qui la poursuivaient d'hypothèse en hypothèse?

Tous, d'ailleurs, nous devons vivre, ce qui tôt ou tard peut nous amener à nous demander comment il faut vivre. S'il y avait à cette demande, comme les hommes l'ont cru jusqu'ici, une réponse vraie et définitive, et si nous avions des raisons suffisantes de croire que cette réponse peut nous être donnée un jour, grands et petits devraient la chercher avec une ardeur semblable. De même s'il n'y a pas en ces choses de vérité, si à cette idée reconnue enfin illusoire ou démesurée une autre idée, plus modeste, doit se substituer, il convient que tous aussi la cherchent et la pos-

sèdent, parce que tous en ont besoin pour vivre.

Et il est d'une grande conséquence de décider si l'on réglera sa vie sur des idées vraies ou simplement sur des idées vivantes. Car, tout étant vrai, vu d'un certain biais, ceux qui se réclament de la vérité ne seront jamais en peine de justifier leurs actions. Ils suivront leur fantaisie, d'un pas plus ou moins assuré, selon que leur esprit sera plus ou moins souple, plus ou moins habile à couvrir d'un raisonnement spécieux leurs écarts. Mais ils n'auront pas d'autres règles que celles qu'on forge après coup pour les appliquer au passé, poids mort sur des choses mortes.

Chercher dans l'absolu la vérité morale, c'est renoncer peut-être à toute morale. Quel est le scélérat qui ne trouvera pas, s'il sait choisir son point de vue, des raisons considérables de se justifier, de se glorifier? Quel est l'acte, parmi ceux que nous appelons criminels, qui n'ait été à son heure et ne puisse apparaître encore, vu par un certain côté, vraiment juste et vraiment glorieux?

Satan révolté contre Dieu fut pour des hommes innombrables le symbole du crime parfait, la lutte du Mal contre le Bien. Et puis, un poète s'est avisé que, dans le geste de Satan, il y avait un désir admirable de liberté, un principe de bonheur, et que l'acte, longtemps flétri comme un élan

d'envie inintelligente, pouvait être exalté comme un élan généreux vers un idéal meilleur.

Ainsi, selon le point de vue auquel nous voulons nous placer, nous pouvons d'un symbole de mal faire presque un symbole de bien. Pourrons-nous du moins choisir, au nom de la Vérité, entre les deux points de vue?— On comprend qu'il soit préférable de se placer tantôt à l'un, tantôt à l'autre, selon le temps et les circonstances. Mais on ne saurait même concevoir que l'un fût vrai et l'autre faux.

Et parce que rien n'est vrai ou faux, lorsqu'une idée a longtemps paru vraie, — ce qui est sa façon de l'être et de vivre, — nous dépensons toutes les ressources de l'esprit et de la logique à vouloir la maintenir dans sa force primitive. En vain la vie se retire d'elle : nous ne voulons pas qu'elle meure et trouvons mille raisons d'honorer son ombre comme elle-même.

Comme le voyageur du mythe de Speusippe, nous traversons la vie, entourés d'un très petit nombre d'idées vivantes. Elles nous guident et nous protègent ; et leur secours est efficace, parce qu'il convient à nos besoins présents.

Et cependant c'est à peine si nous sentons leur présence. D'innombrables fantômes d'idées, évoqués par l'éducation, l'hérédité, la routine, la peur, nous dérobent jusqu'à la vue de nos compagnes réelles. Formes simplifiées par la mort, ombres familières, elles assiègent les plans lumineux de notre vie consciente et s'efforcent avec

succès de concentrer sur elles seules notre attention et nos complaisances.

Nous nous fions à leur force ; nous voudrions et nous croyons parfois régler sur elles notre activité. Et nous ne soupçonnons même pas qu'une vie ainsi réglée serait semblable à un rêve et que l'essaim léger des spectres, habile à guider les hommes dans l'ombre, s'évanouit au contact du jour et de la réalité.

Heureusement, reléguées aux fonds obscurs de la pensée, confuses mais vigoureuses, les idées vivantes, humble groupe, ne se découragent pas : et grâce à elles nous vivons.

Mais ne croyons pas qu'il soit toujours facile de les distinguer des fantômes qui se pressent autour d'elles. Ce qui rend ce discernement difficile, c'est que la vie conduit tout ce qu'elle anime, idées, animaux ou plantes, de la force à la vieillesse, par des successions insensibles, et ne nous laisse apercevoir ses œuvres que longtemps après les avoir consommées.

Et c'est aussi l'habitude où nous sommes de distinguer parmi nos idées et de juger différemment celles qui sont claires et celles qu'enveloppe encore une ombre, celles qui, par un long usage, nous sont devenues familières et celles qui, nées d'hier, ont comme un visage étranger.

Car telle est généralement la faiblesse de notre vue et de notre jugement que l'idée claire et familière nous apparaît seule vivante. Nous n'accueil-

lons l'autre qu'avec une prudence extrême, un peu hostile. Ou, si nous prenons sur nous de la traiter sans défaveur, il y a dans notre indulgence de la contrainte et de l'ironie.

La faute en est pour une part aux sages qui ont répété et qui répètent encore que la parfaite clarté d'une idée est l'indice le plus sûr de sa parfaite vérité, comme si les idées avaient un éclat propre et né d'elles-mêmes, comme si elles n'étaient pas obscures ou lumineuses selon qu'elles s'adressent à des esprits plus ou moins capables de distinguer la lumière ou l'obscurité, plus ou moins aptes à découvrir des clartés là où la foule indifférente et routinière n'aperçoit qu'ombres et nuit.

Il faut relire les pages fortes et charmantes dans lesquelles un penseur d'aujourd'hui fit paraître la toute-puissance en nous des idées obscures. Comment douter, en effet, qu'une idée puisse être à la fois très confuse et très vivante ? L'Inconscient, qui n'est que la forme la plus obscure de l'idée, ne joue-t-il pas dans notre vie individuelle et dans la vie des sociétés un rôle au moins aussi considérable que les conceptions nettement définies ?

Il est vrai que l'idée obscure, si le sort lui est favorable, sera demain une idée claire. Il ne faudrait pas, remplaçant l'erreur commune par une autre erreur, plus légère, à la vérité, et meilleure, imaginer qu'une idée claire est à coup sûr une idée morte. Mais il faut songer qu'une idée n'étant pas claire en elle-même, c'est une longue accoutumance qui nous la fait paraître telle ; et, comme l'esprit humain est aussi lent à prendre qu'à perdre l'habitude d'une idée, celle-ci risque

fort de n'être très claire qu'à la condition d'être déjà très vieille.

Un philosophe reprochait à C. Veturius, chevalier romain, sa piété envers les dieux innombrables de l'antique religion latine. Et il est vrai que Veturius, à une époque où la sagesse grecque avait pénétré profondément l'esprit romain, continuait d'honorer tous les génies domestiques qui président aux moindres fonctions de l'existence quotidienne : — « Comment peux-tu, disait le philosophe, croire à ces dieux dont tu ne saurais comprendre, en aucune façon, l'essence et dont l'idée seule est obscure et contradictoire ? Il convient de croire à un Dieu unique, origine du mouvement, car cette conception est nécessaire à l'intelligence du monde, et elle est parfaitement claire ». C. Veturius répondit au sage : « C'est précisément ton Dieu qui me semble obscur et peu vraisemblable, mais l'idée, la physionomie même des divinités domestiques, dont mes aïeux ont observé le culte, sont, à mes yeux, simples jusqu'à l'évidence ».

Veturius ne se trompait pas ; l'idée des dieux multiples et bizarres auxquels il rendait les honneurs prescrits est, pour nous, peu évidente : elle était claire pour lui qu'un usage héréditaire accoutumait à ces bizarreries. Ce que nous appelons une idée claire n'est en effet qu'une idée que nous comprenons sans peine et dont notre vue embrasse

aisément l'étendue et les détails; l'habitude a bientôt fait de produire en nous cette facilité, qui, le temps aidant, ne peut que s'accroître. Quand Descartes estima évidente l'existence d'un Dieu parfait, son raisonnement fut semblable à celui de Veturius; et le moment où il proclamait l'évidence de son Dieu n'était-il pas précisément celui où la raison humaine commençait à se détacher de cette idée moins vivante? Dans le temps qu'elle lui paraissait pleinement et parfaitement claire, n'était-elle pas toute proche du terme de son destin?

Et sans doute c'est là l'histoire et le destin commun des idées : nées des progrès de la connaissance, elles sont, par notre faute, lentes à se développer; elles se précisent au cours d'un long et pénible travail, — et au moment où l'esprit humain les tient pour claires parce qu'elles lui sont familières et pour vraies parce qu'elles sont claires, des progrès nouveaux ont déjà suscité les idées neuves qui doivent se substituer à elles et dont l'apparition les voue à la mort.

On ne peut dès lors être surpris que des idées mortes, des idées qui furent vraies, mais dont la vérité appartient toute au passé, subsistent longtemps tenaces dans les consciences des moins avertis : elles sont claires dans la mort, tandis que celles qui doivent les remplacer sont jeunes encore et par suite obscures.

Seulement les idées mortes cessent bientôt d'être agissantes. Ceux mêmes qui y demeurent le plus fermement attachés, qui les proclament et qui les aiment laissent à chaque instant leur vie s'inspirer de pensées nouvelles qu'ils ne sauraient définir; et ces pensées sont les pensées vivantes.

Longtemps, très longtemps l'idée claire paraît encore être au premier plan, jouer le rôle essentiel dans la conscience qui l'a gardée : et en fait sa vie est si peu réelle, la flamme en est si vacillante que lorsqu'un souffle imprévu la fait soudain s'évanouir, c'est à peine si la conscience s'en aper-

çoit. Il semblait que sa disparition dût déchaîner dans les profondeurs de la pensée et du sentiment un violent orage. Et la pensée n'en est pas plus atteinte que la chute du fruit mûr n'atteint l'arbre indifférent.

Un homme qui s'était séparé de l'Église et dont la conduite toute franche et simple avait fait, malgré lui, quelque bruit, s'entendait demander chaque jour s'il avait passé par une dure crise au moment où la foi l'avait abandonné.

« J'avoue, écrivait-il un jour à l'un de ses nouveaux amis, que cette question m'a vraiment surpris. Ce n'est pas à la suite d'un grand drame intime que j'ai renoncé aux idées chrétiennes. Je me suis plutôt aperçu, par des épreuves répétées, que ces idées étaient comme posées sur moi, mais qu'aucun lien ne m'attachait à elles. Elles me semblaient toutes simples et, n'y pensant pas, je croyais y croire; en y songeant, je me suis avisé qu'elles m'avaient toujours été étrangères. Je les ai quittées alors sans regret : car on ne saurait regretter ce qu'on n'a jamais aimé. »

C'est bien ainsi, sans bruit, dans l'ombre, que l'une après l'autre les idées meurent. Et il en est des idées morales comme des idées religieuses. Vraies en un temps, parce que rien n'est faux, vivantes et agissantes, elles s'énervent et s'épuisent à mesure qu'elles paraissent de plus en plus

simples et claires. Et souvent, à l'heure même où leur triomphe paraît assuré, le sage n'a plus qu'à tisser pour elles ce linceul éblouissant dont Renan voulait qu'on couvrît les dieux morts.

Mais c'est surtout lorsqu'il s'agit des idées qui touchent à la conduite de la vie que nous nous laissons aller à maintenir indéfiniment des formes de pensée vieillies, des principes d'où la vie s'est depuis longtemps retirée. Nous sommes beaucoup plus timides en cela qu'en tout le reste, parce que l'esprit scientifique, n'atteignant qu'il y a peu de temps la morale, n'en a pas encore fait paraître à tous l'ondoyante diversité. Nous approuvons le chercheur qui revise et corrige une loi physique, mais nous condamnons le perturbateur qui prétend étudier froidement, critiquer, corriger une loi morale.

La conscience de la foule, qui ne peut guère intervenir faute d'initiation dans les recherches du savant, intervient d'une façon directe et pressante en morale, parce qu'elle a toujours sur ce point des idées définies et qui lui semblent définitives. Qui heurte ces idées de front passera pour un misérable ou un fou. Un philosophe a remarqué que le crime ne froisse pas la conscience publique

parce qu'il est le crime, mais qu'il est le crime parce qu'il froisse la conscience publique. Si nous méditons un peu là-dessus, nous ne serons pas surpris que le penseur le plus déterminé hésite à porter la main sur une idée morale dont il voit nettement la caducité, mais que la foule respecte ou croit respecter encore.

Rares d'ailleurs — même parmi les penseurs — sont ceux qui savent reconnaître avec une parfaite sincérité d'intelligence que les principes de la morale, pareils au reste des idées, n'ont qu'un temps, ne fleurissent qu'une fois et ne sauraient échapper à la mort. Les vieux commandements dictés à Moïse ne trouvent-ils pas des fidèles aujourd'hui parmi ceux qui rêvent de révolution? Des penseurs très affranchis de croyances religieuses n'ont-ils pas vu en eux l'éternelle morale rayonnant immuable et pure au-dessus des convulsions humaines? N'ont-ils pas célébré à l'envi ce nouveau feu sacré, surveillé de siècle en siècle par les générations attentives? Comment s'étonner que le peuple crie à la profanation quand la science brise les portes du temple respecté jusque là des impies eux-mêmes et prétend chasser les gardiennes de la flamme précieuse?

Elle les chassera pourtant. N'a-t-elle pas, au feu de ses laboratoires, réduit en cendres des principes qui semblaient faits d'un métal solide? Com-

bien d'idées, parmi celles qui dirigent ou qui paraissent diriger notre existence, sont prêtes à périr pour lui céder la place! Comme ces plantes desséchées qui, par un jeu de la nature, conservent hors de la vie la forme et l'attitude de la vie, mais que le plus léger contact réduit brusquement en poussière, elles semblent garder en nous des troncs robustes et des rameaux puissants; mais que de fois il suffira d'un peu plus de connaissance et de liberté d'esprit, d'une réflexion, d'un regard, pour que s'évanouisse, à jamais abolie, l'illusion de leur existence!

Il suffira d'un regard : car, si nous savons regarder, avec une entière franchise, notre vie et la vie des autres, nous apercevrons bientôt quelle place exiguë y tiennent, quel rôle infime y jouent ces grandes idées que nous proclamons et hors desquelles nous voulons croire qu'il n'y a ni bien ni justice.

Et, si nous regardons plus longtemps, nous verrons se dégager, confuses encore, inavouées, timides, des idées dont l'aspect nous surprendra peut-être, que nous envisagerons sans tendresse, que nous repousserons même, mais dont la vérité naissante est certaine, parce que, avant d'être reconnues par nos intelligences, elles se sont inscrites dans notre action, elles ont mêlé leur vie à la nôtre.

Sans doute notre esprit plié à des traditions séculaires, habitué à des conceptions imparfaites, mais définies du devoir, de la vertu, de la responsabilité ne saura pas, en un jour, se détacher des idées mortes pour aller droit aux idées vivantes.

Il lui faudra, pour s'y accoutumer, pour surmonter sa répugnance et braver l'opinion des autres, une longue succession d'épreuves. Ce ne sera pas trop de toute une vie pour obtenir quelques résultats, et peut-être faudra-t-il compter parmi les favorisés ceux qui, au moment de mourir, auront acquis la claire connaissance que les idées dont ils vivaient ne vivaient plus ; car, beaucoup, une fois avertis, se déroberont encore à l'évidence nouvelle et s'attacheront, les yeux fermés, aux derniers débris des vérités mortes.

Seuls, les plus hardis, montés sur les hauteurs, ne s'inquiéteront pas de voir sombrer, l'une après l'autre, dans la brume, des idées qui longtemps furent chères aux hommes ; à ceux-là, tandis que les faibles répéteront en tremblant que ces idées, si elles meurent, ne seront pas remplacées, il sera donné de devancer un peu l'évolution nécessaire de tous, de pressentir la morale nouvelle, d'apercevoir, de plus loin que la foule, l'aube qui doit briller sur la foule.

Quelles que soient les idées qu'en nous examinant nous aurons senties mortes ou mourantes, qu'elles soient légères ou pesantes, essentielles ou subalternes, que nous y soyons attachés par des liens durs ou fragiles, il ne faudra pas hésiter à nous dégager, à nous éloigner d'elles ; il faudra savoir oublier. Nous laisserons aux timides le souci vain de tenter les conciliations impossibles ou les résurrections chimériques. Et nous irons, avec confiance, de l'idée claire et vieillie à l'idée obscure et neuve, assurés que celle-ci remplacera son aînée, sans effort, sans que la conscience en soit ébranlée.

Il semble d'abord impossible de supprimer ou de bouleverser les idées qui depuis longtemps dirigent notre vie morale. Comment conduire notre existence, comment lui attribuer une signification et lui donner quelque valeur, si le devoir inexpliqué n'est plus qu'un mot inefficace, s'il n'y a plus ni bons, ni méchants, si aucune peine, aucune récompense matérielle ou immatérielle, grossière ou idéale, n'est assignée à notre action ?

« C'est l'obéissance à la loi morale, a dit un philosophe, et mieux encore la reconnaissance de cette loi par ceux-là mêmes qui la transgressent, qui distinguent la vie humaine de la vie animale et creusent entre elles un abîme .» Ainsi pensent le plus grand nombre. Et pourtant il n'est guère exact que l'obéissance à la loi morale nous sépare des animaux ; et la reconnaissance de cette loi par ceux qui la violent, loin d'être un sentiment unique et précieux, n'est trop souvent dans les âmes médiocres qu'une médiocrité de plus. — Comment croire possible un si grand changement? Comment voir, sans trouble, sans effroi, se déplacer l'axe de notre vie morale ?

Oui, cela semble impossible. Mais en fait, lorsque nous voudrons y regarder de plus près, nous verrons que le changement qui nous effraie est accompli dès longtemps en nous et autour de nous. Nous verrons qu'à la réalité de notre existence et de celle d'autrui, modifiée, à notre insu, par d'innombrables influences, l'idée vieillie ne s'appliquait plus, tandis que d'autres idées, moins claires à la vérité, s'appliquaient déjà. La réflexion et l'étude préciseront celles-ci, mais n'auront pas à les créer. Et nous ne redouterons pas qu'entre la mort du principe aboli et l'avènement du principe nouveau, notre conscience reste vide.

C'est donc avec un esprit libre, exempt des

inquiétudes qui hantent l'intelligence aisément troublée des timides, que nous pourrons réfléchir aujourd'hui sur le devoir, le droit, l'honneur, le mérite, la vertu, et sur tant d'autres idées dont on a longtemps refusé de soumettre au moindre examen les formes les plus absolues et auxquelles une vaste et sourde hypocrisie sociale a pu conserver quelquefois, dans la mort, l'aspect de la vie. Il ne saurait y avoir aucun danger pour personne à voir, en morale comme en tout le reste, se transformer la vérité. Les coups qui viendront, dans les consciences, atteindre les vérités mortes, loin de frapper les poutres solides qui soutiennent la vie sociale ou notre vie intérieure, ne feront qu'élaguer les bois morts qui les obscurcissent et les alourdissent.

Saint Venant

Entre tous les saints dont Grégoire de Tours a dénombré les miracles, saint Venant se distingue par un trait de charité véritable. L'histoire de sa vie, qui met en lumière la puissance du bienheureux Martin, offre une application instructive de cette loi d'amour que porta le Christ et que peu, même parmi les chrétiens, entendent.

Saint Venant habitait le territoire de Bourges. Il était, quant à son rang dans ce monde, né de parents nobles et riches. Mais l'éclat de ses œuvres spirituelles devait surpasser celui de sa naissance. A l'exemple de saint Augustin, il donna les premières années de sa jeunesse aux plaisirs coupables. Ses parents s'en affligeaient, ignorant qu'un tel début est communément la preuve des vocations exceptionnelles. Car la connaissance du mal est utile à qui veut connaître le bien, et il y aurait peu de mérite à renoncer aux voluptés du

monde si on n'en avait jamais fait l'expérience.

Par la grâce de Dieu, saint Venant fit abondamment cette expérience. Et, comme il était plongé tout entier dans les plaisirs faux, il fut mécontent le jour où ses parents lui apprirent qu'ils venaient, selon l'usage, de lui choisir une femme et de l'engager dans les liens des fiançailles.



Son dépit tomba dès qu'il vit la jeune fille qui lui était destinée. Elle lui plut par la perfection de sa beauté et par son extrême modestie. Il se prêta avec grâce à l'aimer et bientôt, rien qu'à la regarder le regret, de sa vie passée lui montait, amer, aux lèvres.

Elle qui s'était d'abord sentie prête à le révérer et à le chérir comme son seigneur, l'aimait au bout de peu de temps de toutes les forces de sa pensée : ainsi l'avait voulu Dieu, pour que saint Venant, connaissant l'amour humain dans sa plénitude, eût un entier mérite à le mépriser.

Ils se parlaient peu, inhabiles à exprimer des sentiments nouveaux pour eux et délicats. Mais ils sentaient bien qu'ils s'aimaient et ne cherchaient pas de propos subtils.

— Ami, disait-elle parfois, s'il me fallait vivre sans vous, je mourrais.

Dans la grande hâte qu'il avait d'épouser sa fiancée, saint Venant pressait ses parents d'accomplir les cérémonies habituelles. Et il fut heureux le jour où on lui permit d'apporter à son amie des pantoufles ornées de pierres. Car on sait que ceux qui se sont fait tel don sont engagés l'un à l'autre à la vie et à la mort et ne sauraient se séparer sans vilenie.



C'est souvent à l'heure même où nous sommes le plus loin de Dieu qu'il prend plaisir à nous ramener. Indulgent aux grandes erreurs, il a plus de pitié pour ceux qui le trahissent que pour ceux qui le servent sans zèle. Quelques semaines avant le jour fixé pour son mariage, saint Venant, poussé par la grâce divine plutôt que par une raison précise, décida de se rendre à Tours.

Il se mit en route avec le désir de visiter la basilique dont plus d'un voyageur lui avait dit merveille. Et il marchait, l'esprit plein d'images riantes et de son bonheur prochain, heureux selon le siècle, ne se doutant guère que Dieu avait les

yeux sur lui et qu'un miracle d'amour allait s'accomplir en son cœur.

Comme il touchait presque au but de son voyage, il rencontra sur la route, à quelques lieues de la ville, un moine qui le salua très honorablement. Il se rendait, lui aussi, à la ville. Quoique saint Venant, tout entier à ses rêves, se souciât peu de l'entretenir, force lui fut de s'y résoudre. Tous deux cheminèrent de compagnie. Par courtoisie, le jeune homme interrogeait le frère sur son couvent et sur l'état des religieux, sur les beautés de la basilique, sur les vertus et les miracles du bienheureux Martin.

Or, bien que les propos du moine fussent ceux d'un assez pauvre homme attaché à son ordre et naïvement fier d'habiter un territoire parfumé par le souvenir du grand saint des Gaules, saint Venant, soudain, tout en l'écoutant, vit passer devant ses yeux des images merveilleuses ; il lui sembla que son compagnon se muait en un ange resplendissant ; ayant levé les yeux, il vit les cieux ouverts.

Et sans doute il est tout à fait possible que, par un effet surprenant, mais qui n'est pas sans exemples de la miséricorde divine, un ange eût pris la forme et le parler d'un pauvre moine pour toucher le cœur du saint et l'enflammer de charité.



Il y avait alors à peu de distance de la basilique un monastère qui depuis fut détruit par la main des méchants. Là, le pieux abbé Silvain conduisait sous un sceptre austère un troupeau consacré au service de Dieu.

Saint Venant, conduit par son compagnon, en franchit le seuil. Et, voyant les vertus du bienheureux Martin, il se disait en lui-même :

— « Assurément, mieux vaut servir le Christ en un couvent que d'être engagé, par l'union maritale, dans la contagion mondaine. »

Il se jeta en pleurant aux pieds de l'abbé Silvain :

— « Mon père, s'écria-t-il, j'ai péché et j'étais sur le point de pécher plus encore. Mais Dieu m'a averti, et j'ai entendu sa voix. J'abandonnerai ma fiancée du pays de Bourges et je m'attacherai d'un lien étroit à l'Église catholique. »

En entendant ces paroles, l'abbé Silvain fut pénétré de joie. Il releva saint Venant, l'embrassa, rendit grâces à la miséricorde divine. Et, lui ayant fait couper les cheveux, il l'admit dans les rangs de la troupe monacale.



Deux mois après, le père de saint Venant, étant venu au couvent, supplia vainement son fils de revenir à Bourges auprès de sa fiancée mourante. Telle était déjà la sainteté du nouveau moine qu'il apprit sans émotion profane la nouvelle qui, deux mois plus tôt, l'aurait mis au tombeau.

Comme son père insistait, lui rappelait ses promesses et les pantoufles offertes, le saint homme dit avec douceur :

— J'avais pris d'autres engagements et offert un gage plus précieux, lorsqu'au jour de mon baptême je me suis fiancé à l'Église catholique.

Et, comme son père le suppliait d'être au moins compatissant et charitable, il dit encore :

— La charité consiste à aimer Dieu et à n'aimer qu'en lui les créatures, sans jamais préférer l'une à l'autre.

Alors son père s'irrita ; en termes violents il maudit son fils, l'appelant hypocrite et déloyal. Mais le pieux abbé Silvain, qui avait assisté à l'entretien, le réprimanda avec sévérité :

— Êtes-vous venu ici, lui dit-il, pour enlever au Christ ses serviteurs ?

Et, ayant appelé des moines, il le fit chasser du couvent.



La charité, affermie dans le cœur de saint Venant par ce premier effet de la grâce, l'embrasa bientôt tout entier. En apprenant la réponse de celui qui l'avait aimée, la jeune fille mourut; mais lui, en priant Dieu pour elle, sentit que tout amour profane était bien mort en son âme; il se réjouit et rendit grâces à Dieu.

Quand mourut l'abbé Silvain, il fut appelé à lui succéder par la voix unanime des frères. Dans les travaux quotidiens de la pénitence et de la charité, il fit paraître une piété si magnifique que Dieu ne tarda pas à l'en récompenser.

Un jeune garçon, âgé de quinze ans, se plaignait de vives douleurs aux jarrets et aux cuisses : saint Venant frotta les parties malades avec un peu d'huile bénite, et le jeune garçon fut guéri.

Un jour, devant la porte de son oratoire, saint Venant aperçut deux béliers : il fit le signe de la croix, et les animaux disparurent.

Un esclave poursuivi par son maître, dont il avait grièvement blessé le fils, se réfugia dans le couvent. Le maître transporté de fureur ne craignit pas de pénétrer dans cet asile sacré; il tua

son serviteur dans la cellule même de l'abbé. Saint Venant, mû par la charité, leva le bras, et l'homme brutal, atteint d'une fièvre maligne, expira peu de jours après.

Ainsi Dieu se plaisait à rendre manifeste la charité de son serviteur. Il mourut pleuré des moines et du peuple. On l'enterra dans la crypte de la chapelle du couvent, juste au-dessous du maître-autel. Le monastère, sanctifié par ce sépulcre, garda le nom de Saint-Venant, et l'on s'y rendait en pèlerinage.

Si nos esprits, avides d'absolu, ne pouvaient s'habituer à comprendre que les idées meurent, ne devrait-il pas suffire pour ébranler nos certitudes de l'histoire de saint Venant ?

Qui excuserait aujourd'hui sa conduite? Et pourtant qui eût osé autrefois ne pas l'admirer ? En vérité, elle fut simple et bonne, exactement conforme à sa foi. Seulement l'idée du ciel qui vivait alors dans les cœurs est aujourd'hui agonisante.

Combien, au cours de tant de siècles, tinrent leur âme obstinément fixée sur les splendeurs du Paradis et les tourments de l'Enfer, pris entre l'angoisse de la peur et d'infinies espérances ? Et qui essaierait de compter, sans tristesse, ce qui fut sacrifié à ces vérités déchues d'amour, de force, de jeunesse, de rêve et de volonté ?

Doux sacrifices, il est vrai, et tels qu'à notre tristesse pourrait se mêler quelque envie : car une vie n'est pas perdue, dès l'instant qu'on la dévoue à quelque pensée chimérique. Le dévouement

n'est pas bon, nécessairement, de lui-même, ainsi que quelques-uns le croient : tel peut s'offrir et faire une offre pitoyable ; et il faut être très capable de bien vivre pour dévouer utilement sa vie. Mais parmi ceux qui donnèrent le meilleur de leur force d'agir, le plus pur de leur énergie à l'espoir des félicités ultérieures, beaucoup, très nobles et très sages, firent un merveilleux présent et goûtèrent au don d'eux-mêmes des jouissances plus délicates que celles-là mêmes qu'ils espéraient.

Et ceux-là sont enviables. Notre méprise serait grave, si, détachés des choses religieuses, nous nous laissions aller à parler légèrement des songes qui, durant des siècles, dirigèrent sur un même but des consciences innombrables. Certes, nous espérons que le progrès de nos connaissances nous apportera demain des sentiments aussi forts, des consolations aussi douces, des voluptés aussi fines que celles qu'a données à nos devanciers la religion chrétienne, au temps de sa force et de sa vérité. Mais gardons-nous, au nom de cet espoir, de condamner par un sot dédain ce qui, dans la réalité, fut éprouvé fortifiant et bon. Si dégradante que nous paraisse et que soit aujourd'hui la peur de l'Enfer, il est probable, il est même certain qu'elle fut autrefois pour d'autres consciences, et par certains côtés, salutaire. Et si naïve que soit devenue la conception des joies du Paradis, n'ou-

blions pas qu'elle recélait une très noble impatience de justice universelle et qu'elle sut donner aux hommes, à défaut du bonheur céleste qu'elle leur faisait convoiter, des jouissances précieuses.

Gardons-nous de condamner, mais gardons-nous plus soigneusement encore de céder à l'illusion que ces idées ne sont pas mortes ou qu'il serait possible de les faire, sous une autre forme, revivre.

C'est ici qu'il suffit de regarder autour de nous, — en nous, si nous sommes croyants, c'est-à-dire si, de bonne foi, nous pensons croire fortement au Paradis et à l'Enfer. Quels sont ceux que cette foi dirige, anime et soutient, ceux dont elle organise et conduit l'existence, ceux qui, pour elle, renoncent aux exigences légitimes, aux joies ordinaires de la vie? Il y en a sans doute, — mais combien? Le reste conserve à peine une tradition sans cesse affaiblie de légère et banale adhésion, ou s'ils consentent à leur croyance, de temps en temps, quelque sacrifice, ce sacrifice est toujours mince : c'est à peine une ou deux oboles qu'ils consacrent, en soupirant, à l'acquisition du souverain bonheur. Un dernier vestige de

peur superstitieuse les anime. Ils ne disent plus, du moins ils ne pensent plus : c'est vrai ; ils se disent : si c'était vrai ; ils refont le pari de Pascal, éternel argument des poltrons contre la raison libre, et ils se comportent à l'égard de ce qu'ils appellent leur croyance comme les anciens Romains à l'égard des dieux étrangers : à tout hasard, ils leur accordaient une place dans la cité et quelque vénération, estimant qu'il ne pouvait être nuisible et qu'il serait peut-être utile d'en user courtoisement avec la puissance inconnue. Mais qu'il y a loin de cette prudence d'une âme pauvre et timide à la foi agissante, au magnifique don de soi-même qu'évoque naturellement le souvenir des chrétiens sincères ! Ceux-ci croyaient : dès lors il leur semblait, et non sans raison, naturel de sacrifier avec joie le plaisir inférieur d'une minute aux plaisirs éternels. Ce qui fut naturel alors ne le serait pas moins aujourd'hui : quel dévouement coûterait à celui qui veut le ciel ? Quel sacrifice serait trop grand pour éviter les supplices sans fin et l'abandon de tout espoir? — Regardons autour de nous : où sont les grands sacrifices et les renonciations totales? Où est l'oubli de la vie terrestre, des biens, des joies, des vanités humaines?

Nous pouvons chercher; nous ne trouverons plus. L'idée du Paradis et l'idée de l'Enfer n'ont plus que les apparences, longtemps conservées, de

la vie ou, si elles animent encore, par instants, quelques consciences, c'est à la façon des brèves étincelles qu'on voit s'allumer et mourir sur une cendre encore chaude.

Sois sincère, diront les plus simples; tu te proclames chrétien ; tu crois au ciel et à l'enfer. Que fais-tu donc pour mériter le ciel et pour éviter l'enfer ? Tu assistes chaque semaine aux cérémonies prescrites ; tu communies deux ou trois fois l'an ; tu fais parfois la charité. — Fort bien, compte maintenant ce que tu fais pour t'enrichir et pour enrichir tes enfants, pour occuper une place meilleure, pour te divertir, pour être honoré : que de soins et d'inquiétudes, quelle agitation de tous les instants, que de démarches, que d'espoir, que d'angoisses ! Et si tu mettais en balance tes soucis purement terrestres et tes soucis de vie future, comme le plateau des soucis terrestres s'abaisserait pesamment !

Tu sais pourtant que pour gagner le ciel, c'est ton existence entière qu'il faudrait sacrifier. Et tu crois que le ciel existe. — A ce que tu fais pour elle, juge ce que vaut ta croyance.

NE dis pas, faussement humble : c'est à moi seul qu'il faut s'en prendre ; si je fais si peu pour le ciel, ce n'est pas faute de foi, c'est faute de fermeté, d'énergie et de constance ; je crois, mais je suis sans courage. — Non, les autres font comme toi et, dans ta vie de travailleur humain, tu n'es ni plus faible ni plus mou que ceux qui t'entourent.

D'ailleurs, est-il besoin d'énergie pour marcher avec prudence au bord d'un gouffre béant ? Si tu croyais vraiment qu'au moindre faux pas, l'enfer éternel va s'ouvrir pour toi, te faudrait-il un grand courage pour résister aux tentations les plus brillantes ? Tu te plains de ta faiblesse ; mais, loin de détourner ta pensée du supplice éternel et toujours possible, ta faiblesse l'y ramènerait tremblante, si tu croyais.

Et ne dis pas : Si peu que je fasse, je fais malgré tout quelque chose. Ma croyance est vraie et réelle puisqu'elle m'inspire un sacrifice.

Nous aussi, nous sacrifions une parcelle de notre bien à nous assurer contre un danger possible. Est-ce à dire que nous croyions que notre maison va brûler? — Si nous le croyions, nous la quitterions, et toi, si tu croyais à l'enfer, tu quitterais la vie du monde.

Mais tu n'y crois pas. Tu te dis seulement, troublé par une hérédité lointaine : si c'était vrai? si l'enfer existait? — Et tu prends une assurance, une petite assurance.

D'ailleurs, si nous n'osons pas nous interroger nous-mêmes et vérifier notre foi, si notre timidité redoute d'aller chercher dans notre âme même l'idée desséchée, ne suffira-t-il pas, pour lever notre doute, d'observer, hors de nous, dans l'histoire, les attitudes successives qu'ont prises vis-à-vis de la vie à venir l'Église, ses fidèles, ses chefs et ses sages?

Au temps où la ferveur des espérances jeunes enflammait les premières communautés chrétiennes, l'Église naissante, fidèle à l'esprit de ses fondateurs, fut véritablement détachée de la terre. Pas un instant l'organisation temporelle du monde ne fit l'objet de ses soucis.

« Tous, dit Renan, vivaient en commun, n'ayant qu'un cœur et qu'une âme. Personne ne possédait rien qui lui fût propre. En se faisant disciple de Jésus, on vendait ses biens et on faisait don du prix à la société. Les chefs de la société distribuaient ensuite le bien commun à chacun selon ses besoins. »

Et comment le moins généreux se serait-il inquiété d'abandonner sa richesse? « La croyance en la prochaine manifestation glorieuse de Jésus était universelle. Le mot secret que les confrères disaient entre eux pour se reconnaître et se fortifier était : Maranatha, « le Seigneur va venir »! On croyait se rappeler une déclaration de Jésus d'après laquelle la prédication n'aurait pas le temps d'atteindre toutes les villes d'Israël avant que le Fils de l'Homme apparût dans sa majesté. En attendant, Jésus est ressuscité et assis à la droite de son père. Là, il se repose jusqu'au jour solennel où il viendra, assis sur les nuées, juger les vivants et les morts. »

Et parce que la foi en une vie nouvelle était fraîche et vive, il n'y avait pas parmi les chrétiens de riches ou de pauvres, nul ne s'inquiétant d'être pauvre ou ne se souciant d'être riche. Tout entiers à leur croyance, ils étaient indifférents au reste et, sentant le Paradis prochain, sûrs d'en voir luire les premiers rayons avant que le dernier d'entre eux eût succombé, « chaque jour ils rompaient le pain en pleine concorde, avec joie et simplicité de cœur ».

Et puis des siècles s'écoulèrent, et il fallut ajourner à des âges indéfinis l'accomplissement des promesses divines. Peu à peu les chrétiens, énervés par les longueurs de l'attente, renoncèrent à l'exclusive contemplation du ciel. Ils prirent l'habitude de baisser les yeux et de regarder par instants cette terre sur laquelle se prolongeait leur exil. Et parce qu'ils ne sentaient plus aussi vivement la vanité de la vie terrestre, leurs chefs conçurent l'ambition naturelle de l'améliorer, de la purifier, d'y introduire un peu de cette justice idéale dont ils gardaient pieusement l'image.

Un moment le rêve chrétien d'un saint empire unissant les nations d'Occident se précisa. — C'est à ce moment, a-t-on dit, que le Christianisme fut vraiment grand. — Oui, c'est là le point saillant et lumineux de sa destinée sociale, de son évolution humaine. Mais c'est à ce moment aussi qu'il s'engagea dans la voie qui devait le conduire à la mort. Car aux espérances célestes, uniques jusqu'alors, il ajoutait, il devait ajouter une espérance

nouvelle, assurément inférieure, mais humaine, immédiate, convenable à l'état et à l'âme des foules. Et il était inévitable que celle-ci, plus ou moins vite, se susbtituât aux autres.

Des chrétiens simples n'ont-ils pas cru que, chez nous le Christianisme avait connu l'heure du triomphe sous le règne de Louis XIV? Certes alors l'Église fut puissante dans l'État, — peut-être parce que l'État était puissant dans l'Église. Mais, nulle part la déchéance de l'esprit religieux et de la religion n'apparaît aussi visible que dans l'œuvre de Bossuet. Que reste-t-il de l'Église première, dont toutes les pensées vont au ciel, dans cette Église, théoricienne asservie de la monarchie, revendiquant avec âpreté des droits nationaux?

Et lorsque, peu après, Fénelon trace, avec les complaisances d'une âme ambitieuse et tendre, le plan de la cité parfaite, que fait-il, lui aussi, que de détourner sur les terrestres Salentes des regards et des espérances qui autrefois se fixaient sur le ciel?

C'est pourtant au XVIIe siècle que le plus clairvoyant des penseurs chrétiens tenta un suprême effort pour vivifier l'idée frappée à mort, pour détourner l'Église égarée des soucis terrestres, des préoccupations politiques et temporelles.

Voulant ramener l'âme du peuple aux simplicités de la foi, à l'attente anxieuse et fervente du ciel, il comprit que, pour y réussir, il fallait d'abord la rendre indifférente aux lois, aux formes de gouvernement, à ce que les profanes appellent la justice et qui n'est que la contrefaçon misérable de la justice. Car, si la justice humaine était juste, si les lois d'ici-bas pouvaient être équitables, il serait sinon raisonnable du moins naturel et fatal que le peuple concentrât sur elles toutes ses puissances d'espoir; et, absorbé par ces soucis présents, il oublierait bientôt le ciel.

Mais quel est le gouvernement qui vaille qu'un peuple s'attache à lui ? Le droit de la naissance est risible; celui des majorités est absurde; les guerres civiles sont sûres, si on veut récom-

penser les mérites, car tous diront qu'ils méritent. La justice, que tous invoquent, est inaccessible aux hommes.

« Si on avait pu, disait-il, on aurait mis la force entre les mains de la justice ; mais comme la force ne se laisse pas manier comme on veut, parce que c'est une qualité palpable, au lieu que la justice est une qualité spirituelle dont on dispose comme on veut, on a mis la justice entre les mains de la force, et ainsi on appelle justice ce qu'il est forcé d'observer. De là vient le droit de l'Épée... »

Comment s'attacher, comment s'intéresser à cette justice injuste et brutale ? Certes, le chrétien, en chaque pays, évitera soigneusement d'enfreindre les lois établies ; elles sont injustes, elles ne peuvent pas n'être pas injustes, puisqu'elles sont humaines ; mais l'obéissance à des lois même iniques prévient les troubles et les révoltes inutiles, tout le désordre de la diversité. — Seulement la soumission du chrétien sera sans respect ; il ne s'abusera pas au point de s'imaginer que ce qu'il observe, par nécessité, est en effet vénérable et bon ; il s'y résignera comme à un mal inévitable, comme aux infirmités multiples dont est faite la vie humaine.

« Montaigne a tort, disait-il encore ; la coutume ne doit être suivie que parce qu'elle est coutume et non parce qu'elle soit raisonnable ou juste.

Le peuple abusé la suit par cette seule raison qu'il la croit juste. Mais il serait bon qu'il sût qu'il n'y en a aucune vraie et juste à introduire, que nous n'y connaissons rien et qu'ainsi il faut suivre seulement les reçues.

« Certes, il est dangereux de dire au peuple que les lois ne sont pas justes; car il n'y obéit qu'à cause qu'il les croit justes. C'est pourquoi il lui faut dire en même temps qu'il faut y obéir parce qu'elles sont lois, comme il faut obéir aux supérieurs, non parce qu'ils sont justes, mais parce qu'ils sont supérieurs. Par là, voilà toute sédition prévenue... »

Voilà toute sédition prévenue et voilà l'espoir et la pensée des hommes à jamais détournés de la terre, à jamais dirigés sur le ciel. Voilà le chrétien dégoûté de la vie et des vanités terrestres et son désir inévitable de justice avivé par la certitude qu'ici-bas le bonheur est inaccessible.

Si l'Église recommandait aux siens telle ou telle forme de gouvernement, tel ou tel système d'organisation sociale, c'est sur ces formes et ces systèmes plutôt que sur l'espérance lointaine d'un Paradis possible que les chrétiens peu à peu concentreraient toute leur pensée. Il faut qu'ils sachent bien que, sur la terre, rien n'est juste, rien ne peut l'être, rien ne vaut une heure de

peine. Et, quand ils l'auront bien compris, le philosophe leur dira :

« Il ne faut pas avoir l'âme fort élevée pour comprendre qu'il n'y a point ici de satisfaction véritable et solide ; que tous nos plaisirs ne sont que vanité ; que nos maux sont infinis ; et qu'enfin la mort qui nous menace à chaque instant doit infailliblement nous mettre dans peu d'années dans l'horrible nécessité d'être éternellement ou anéantis ou malheureux.

« Il n'y a rien de plus réel que cela ni de plus terrible. Faisons tant que nous voudrons les braves, voilà la fin qui attend la plus belle vie du monde. Qu'on fasse réflexion là-dessus et qu'on dise ensuite s'il n'est pas indubitable qu'il n'y a de bien en cette vie qu'en l'espérance d'une autre vie. »

« Il n'y a de bien en cette vie qu'en l'espérance d'une autre vie. » Il n'y en a pas et il ne peut y en avoir en des combinaisons politiques et des rénovations sociales. L'Église, loin de prétendre diriger, en chaque pays, les gouvernements, doit se désintéresser d'eux, en désintéresser les siens et ne vivre que pour le ciel.

Telle est, à n'en pas douter, la véritable pensée chrétienne, merveilleusement dégagée par le plus pénétrant des penseurs chrétiens, la pensée qui, rejetant l'Église dans une opposition éternelle à tous les régimes, lui aurait assuré pour longtemps la conscience populaire, la pensée que d'ailleurs nul ne peut refuser d'admettre avec toutes ses conséquences, pour peu qu'il croie vraiment à l'enfer et au ciel.

L'Église eut-elle pourtant la force de s'y tenir? Maintint-elle assez vigoureuse la croyance à la vie future et aux compensations ultérieures pour se retrancher du siècle et en retrancher ses fidèles? — On sait ce qu'il en fut : les meilleurs, les plus

généreux, les plus justement estimés de ses chefs l'engagèrent dans la voie contraire ; à grand'peine, ils s'efforcèrent de découvrir dans l'Évangile les principes d'une réorganisation politique, les maximes d'un droit nouveau plus large et plus équitable. Toutes les formes de Nouveau Christianisme furent, avant tout, sociales. Blâmera-t-on ceux qui dirigèrent de ce côté la religion? — Le souci qui les guida et qui anima leur effort est celui que nous ressentons tous; le besoin qu'ils voulaient satisfaire est celui dont la conscience commune souffre aujourd'hui le plus vivement; leurs tentatives sont de celles que des adversaires même respectent, auxquelles ils ne pourraient renoncer sans se perdre devant l'opinion.

Et ces tentatives auxquelles ils ne pourraient renoncer, ces tentatives si nobles, si complaisamment accueillies sont la preuve la plus décisive de l'agonie du Christianisme. La conscience commune défend à l'Église de s'y soustraire; — et l'Église, en les prolongeant, avoue implicitement que le ciel ne suffit plus à la foi médiocre des hommes et qu'il faut, sous peine d'abandon, leur apporter des espérances moins lointaines.

On dirait vainement qu'un certain souci des réalités présentes n'est pas inconciliable, en logique, avec le souci supérieur et pressant de l'autre vie. Car le souci des choses présentes, même modéré à

l'origine, devient bien vite assez fort pour absorber toutes les énergies d'un homme; du moins suffira-t-il toujours à rejeter aux plans obscurs de la conscience le souci des choses futures.

Et puis, si l'on croyait au ciel et à l'enfer, si l'on y croyait d'une façon réelle, avec sincérité, fortement, comment pourrait-on se distraire, un instant, de cette croyance? Les angoisses de la peur et les ferveurs de l'espérance ne feraient-elles pas mépriser, comme un divertissement puéril, le soin de la vie sociale?

« Un homme, dans un cachot, ne sachant si son arrêt est donné, n'ayant plus qu'une heure pour l'apprendre, cette heure suffisant, s'il sait qu'il est donné, pour le faire révoquer, il est contre la nature qu'il emploie cette heure-là non à s'informer si cet arrêt est donné, mais à jouer au piquet. »

Ainsi le royaume de Dieu s'est fait peu à peu de ce monde. Ceux dont toutes les pensées, tous les regards allaient au ciel ont aujourd'hui les yeux sur cette vie; ils écoutent ceux qui parlent de mieux répartir les biens d'ici-bas et n'écoutent plus ceux qui chantent les splendeurs d'un Paradis.

Les hommes ont oublié le ciel divin pour la terre meilleure. Sans le proclamer illusoire, sans le repousser, sans le nier, ils se sont lentement éloignés de lui. Et voici qu'ils en sont si loin que leurs prêtres, désespérant de jamais les en rapprocher, se lancent avec eux dans la vie sociale, comme si ce soin n'était pas, pour le vrai croyant, dérisoire.

L'idée est morte, — quel miracle pourrait la faire revivre ? La vie s'était réglée sur elle; elle avait été, pour des générations nombreuses, le centre de la morale humaine, — et l'avènement des dieux nouveaux, les progrès de la pensée rationnelle, le développement des sciences histo-

riques et naturelles l'ont insensiblement rejetée dans l'ombre où s'ensevelissent les idées qui cessent de vivre.

Ceux qui prétendent la maintenir n'y croient plus que d'une croyance insensible, par routine ou par défi. Et ils vivent comme s'ils n'y croyaient pas. Et ils ne s'avisent même pas que cette croyance qui dirigea leurs aïeux ne les dirige plus et que des puissances nouvelles, silencieusement agrandies, conduisent leur vie et déterminent leur destin.

« Toutes choses ont leur temps, disait l'Ecclésiaste, et tout passe sous le ciel, après le terme qui lui a été prescrit. Il y a temps de naître et temps de mourir ».

D'ailleurs, la mort est-elle bien la mort, quand celui qu'elle atteint peut, en disparaissant, constater que ce qui lui succède et le remplace sort de lui? Nous ne pouvons plus croire aux Paradis bleus baignés de musique et que peuple la splendeur ailée des Anges, des Vertus, des Séraphins et des Dominations. Mais, les rêves de cité meilleure et de vie plus douce que chacun de nous porte en lui, ne sont-ils pas autant de Paradis nouveaux, plus humains et plus précis? Ne sont-ils pas, autant qu'une idée neuve, la forme nouvelle d'une idée ancienne?

Ce n'est pas le renoncement au bonheur et à l'idéal, c'est l'impatience accrue du bonheur qui nous a détournés du rêve chrétien. A quelques-uns il a semblé que les riches et les puissants avaient mauvaise grâce à refouler du côté d'un ciel hypothétique l'espérance des humbles. Et ceux-ci, lorsqu'ils ont commencé à s'élever, à concevoir des possibilités de bien-être plus prochain, ont fixé sur ces horizons nouveaux des

regards, qui, jusque-là, se noyaient à l'infini. Oubliaient-ils, niaient-ils le ciel dont s'étaient contentés leurs pères ? — Ils le réclamaient au contraire avec une âpreté plus pressante; semblables aux premiers chrétiens, ils appelaient ainsi le règne souhaité de la joie sur la terre ; mais, terrestre ou métaphysique, leur rêve était toujours le même : quand l'ouvrier révolté demande un salaire meilleur, c'est toujours le Paradis, sa place au Paradis qu'il exige.

La Muraille d'air

Mais n'est-il pas vrai que la peur de l'enfer fut toujours beaucoup plus puissante que le désir des joies célestes? Aujourd'hui même, n'est-ce pas elle qui fait demeurer dans l'Église chrétienne une foule incapable de foi, mais plus incapable encore de courage? n'est-ce pas elle qui lui ramène, à l'instant où la mort voisine obscurcit l'intelligence et brise la volonté, toute la faiblesse affolée des hommes?

C'est vrai. Mais, dans cet élan de frayeur dernière, où est la croyance forte et réfléchie, la foi sincère ? Où est l'idée ?

« Si l'on croyait encore à l'Enfer, nous disait le prêtre désabusé dont j'ai rapporté déjà les propos, si l'on y croyait comme on y crut jadis, on vivrait d'autre sorte. Mais qui accepte, même un instant, l'idée d'un supplice éternel pour châtier la faute d'un jour ou l'erreur involontaire ? Quel chrétien ne convient pas, dans la sincérité de sa réflexion, qu'un tel mystère d'iniquité n'est pas, ne peut pas être vrai ?

« On craint l'enfer : craindre n'est pas croire. Mais il est vrai qu'une idée effrayante à laquelle nous ne croyons plus peut, si l'on nous y fait trop souvent ou trop brusquement penser, troubler ce qu'il y a de plus ferme en nous, comme le cri brusque d'un oiseau de nuit dans le silence triste du soir, qui jadis frappa d'autres hommes d'une religieuse épouvante, peut encore, sans raison, nous faire tressaillir. »

Seulement, si la crainte peut survivre à la croyance qui l'a fait naître, elle n'y survit pas longtemps. Il est fatal qu'à la mort de l'idée succède assez vite la fin des peurs.

Tant que les simples penseront à l'Enfer, cette pensée, qu'elle qu'en puisse être à leurs yeux l'absurdité, les fera quelquefois frissonner. Mais demain ils y penseront moins ; bientôt ils n'y penseront plus. De l'idée longtemps troublante leurs esprits s'éloigneront par la route de l'oubli.

Des chrétiens naïvement graves nous assurent, il est vrai, que la peur du Diable est éternelle, parce que nul n'en pourra jamais démontrer l'inanité. Qui nous apporterait la preuve décisive ? Qui irait voir au delà de la mort et reviendrait vivant nous dire si Satan existe ou n'existe pas ?

Ceux qui parlent de la sorte oublient que d'autres peurs toutes pareilles à la peur de l'enfer chrétien ont disparu l'une après l'autre : le cas de Satan, loin d'être singulier, est précisément celui des fées, des génies, de tous les démons et

de tous les monstres qu'enfantèrent au cours des âges l'ignorance et la poésie. — Qui ira voir au delà de la muraille enchantée et reviendra vivant nous dire si Merlin existe ou n'existe pas ?

Après avoir longtemps erré, Merlin vint à sa mie qui lui fit grand joie. Et ils demeurèrent ensemble un long temps. Et Niniane apprit de lui des secrets qu'elle sut retenir et qu'elle mit tout en écrit.

Et quand Merlin eut enseigné à sa mie tout ce qu'elle lui sut demander, elle chercha par quels moyens elle pourrait le détenir toujours. Elle se mit à le blandoyer plus qu'elle n'avait jamais fait et elle lui dit : « Sire, encore ne sais-je mie une chose que je saurais bien volontiers. Je vous prie que vous m'enseigniez comment je pourrais enserrer un homme, sans tour et sans mur et sans fer, par enchantement ».

Et quand Merlin l'entendit, il secoua la tête et commença à soupirer. Elle lui demanda pourquoi. « Ma dame, fit-il, je vous le dirai. Je sais bien ce que vous pensez et que vous me voulez détenir, et je suis si surpris de votre amour qu'il me convient de faire votre volonté. »

Et quand la demoiselle l'entendit, elle lui mit

les bras au col et lui dit qu'il devait bien être sien dès qu'elle était sienne : « Vous savez bien, fait-elle, que la grande amour que j'ai pour vous m'a tant fait que j'ai laissé père et mère pour vous tenir en mes bras jour et nuit ; et en vous est ma pensée et mon désir ; je n'ai sans vous ni joie ni bien ; j'ai mis en vous toute mon espérance ; je n'attends joie sinon de vous. Et puisque je vous aime et que vous m'aimez, n'est-il pas bien droit que vous fassiez mes volontés et moi les vôtres » ?

— « Certes, ma dame, fait Merlin, oui. Or, dites donc ce que c'est que vous voulez ».

— « Sire, fait-elle, je veux que vous m'enseigniez à faire un beau lieu, bien convenable, que je puisse fermer par art si fort qu'il ne puisse être défait. Et nous y serons, moi et vous, quand il nous plaira en joie et en déduit ».

— « Ma dame, fait Merlin, je vous le ferai bien ».

— « Sire, fait-elle, je ne veux mie que vous le fassiez. Mais vous m'enseignerez à le faire. Et je le ferai mieux à ma volonté ».

— « Et je vous l'octroie », fait Merlin.

Lors il commença à deviser, et la demoiselle mit en écrit tout ce qu'il dit. Et quand il en eut devisé, elle en eut bien grand joie et plus l'aima et plus lui montra belle chère qu'elle n'avait

accoutumé. Ils séjournèrent longtemps ensemble tant qu'ils vinrent à un jour où ils allaient main à main devisant parmi la forêt de Brocéliande. Et ils trouvèrent un buisson beau, vert et haut d'aubépine, qui était tout chargé de fleurs. Ils s'assirent à l'ombre et Merlin mit son chef au giron de la demoiselle et elle le commença à testonner, tant qu'il s'endormit.

Et quand la demoiselle sentit qu'il dormait, elle se leva tout bellement et fit une cerne de sa guimpe tout autour le buisson et tout autour Merlin. Elle commença ses enchantements, puis alla s'asseoir près de lui et elle mit son chef en son giron et le tint ainsi jusqu'à ce qu'il s'éveillât.

Et il regarda autour de lui et lui fut avis qu'il se trouvait en la plus belle tour du monde. Et il se trouva couché en la plus belle couche où il eût jamais reposé.

Lors il dit à la demoiselle : « Dame, déçu m'avez si vous ne demeurez avec moi : car nul n'a pouvoir, fors vous, de défaire cette tour ».

Et elle lui dit : « Beau doux ami, j'y serai souvent. Et je ferai désormais tout à votre plaisir ».

Et elle lui tint très bien parole : car il y eut peu de jours et de nuits qu'elle ne fût avec lui. Et jamais depuis ce jour Merlin ne sortit de cette forteresse où sa mie l'avait mis. Mais elle en sortait et y entrait comme elle voulait.

Ainsi, dans la forêt bretonne, à l'ombre du buisson d'aubépine, Merlin repose entre les bras de son amie, et aucun pouvoir humain ne brisera la muraille d'air. Est-il pourtant un paysan, un seul, qui, lorsqu'il parcourt les sentiers du vieux bois de Brocéliande, frissonne encore au souvenir de l'enchanteur? En est-il un seul qui croie voir en tremblant l'ombre blanche de Niniane glisser dans la nuit incertaine? Les peurs anciennes ont survécu quelque temps aux anciennes légendes, puis peu à peu elles se sont effacées, remplacées par d'autres peurs qui s'effaceront demain.

Nul n'est allé voir au delà du mur invisible si l'enchanteur vivait toujours. Et nul n'ira voir au delà de la mort si des flammes et des diables punissent les hommes coupables d'avoir été ce que leur destin exigeait qu'ils fussent. Mais nos pensées s'éloigneront de la croyance chrétienne comme elles se sont éloignées de la croyance magique par les pentes insensibles de l'indulgence et de l'oubli.

La sagesse d'aujourd'hui ne défend pas aux

poètes d'imaginer au delà de ce qui nous est accessible les formes de l'Inconnaissable. Et le prix de leurs fictions, demain comme hier, peut être infini. C'est ignorer la science que de croire qu'elle répond ou qu'elle pourra répondre un jour aux questions innombrables des hommes; et là où elle est impuissante et muette, le Rêve parlera toujours. Seulement nous ne confondrons plus la voix libre du Rêve d'hier et les leçons prudentes de la sagesse d'aujourd'hui ; nous distinguerons les fleurs vite écloses de la fantaisie et les fruits de l'arbre des sciences. Gracieuses ou terribles, les visions des poètes ne dirigeront plus la vie des peuples, et il ne suffira plus qu'ils décrivent la cité dolente ou les joies du Paradis pour que des générations s'affolent de crainte ou d'espoir.

Le poète de l'enfer a rendu l'enfer éternel; mais la peur du diable chrétien disparaîtra comme toutes les peurs, sans qu'il soit besoin qu'une preuve impossible en démontre l'inanité. Et les moins instruits, les moins fermes, les plus humbles de nos descendants passeront devant les tableaux évoquant la croyance abolie, sans plus de trouble ou plutôt avec un trouble aussi doux que nous-mêmes devant les buissons des périlleuses forêts bretonnes.

Le dernier livre d'Agrippa

Lorsque Agrippa, chargé de maux plus que d'années, revint dans sa ville natale, il n'avertit pas ses anciens amis; ayant choisi hors des remparts une maison solitaire, il y vivait dans l'étude et la méditation.

Mais le bruit de son retour se répandit bientôt, et des visiteurs nombreux frappèrent à sa porte :

C'étaient des savants curieux de connaître les propriétés de l'air et l'espèce double du feu;

Des sages, avides de puiser à la troisième source de la connaissance, qui est l'interprétation du second sens des livres sacrés;

Des moines, heureux de converser avec celui qui avait dit l'incertitude et la vanité des sciences;

Des marchands, munis de métaux précieux, de poudres et d'essences rares;

Et c'étaient aussi des paysans soucieux de quelque objet perdu et des femmes amenant leurs enfants malades.

Mais à tous la porte du sage restait close et les visiteurs, après avoir jeté autour d'eux un regard inquiet, s'en retournaient d'un air indifférent.



Un jour, un marchand, plus subtil, se glissa jusque dans la chambre du sage.

Il ne craignit pas de l'interrompre dans son travail; et il lui offrit des baumes et des corps, propres, assurait-il, à composer la pierre dont le contact changerait en or l'objet le plus vil.

— Que ne gardes-tu pour toi ton trésor? répondit rudement Agrippa.

Et, comme l'autre insistait, lui rappelant ses travaux passés, sa gloire, il le congédia sans douceur et lui dit :

— Porte à qui tu voudras tes métaux et tes drogues. Mais apprends que celui qui s'en servira pour chercher la pierre dont tu parles ne sera qu'un sot, incapable d'entendre le symbole le moins obscur.

— Ce symbole, quel est-il? demanda le marchand.

Mais déjà Agrippa avait tiré la porte, et il ne répondit pas.



Resté seul, il ne revint pas à la page commencée. Les propos du marchand lui avaient rappelé ses erreurs passées.

Que de fois, jadis, il avait fait accueil à ceux qui lui apportaient les métaux rares et les essences de l'Orient ! Que de fois il avait tressailli, quand la combinaison des corps prenait dans ses creusets une forme imprévue !

En ce temps-là, il donnait ses nuits à la Philosophie occulte. Il cherchait à pénétrer par les trois formes de la magie les trois sphères de l'univers et l'unité qui les rattache. Il espérait pouvoir saisir un jour la propriété mystérieuse, émanée de Dieu lui-même, par laquelle les esprits célestes et l'influence des astres transformeraient en or, au gré des hommes, les éléments du monde matériel.

N'avait-il pas, après un long labeur, cru découvrir que l'esprit du monde, répandu dans les moindres corps par les rayons du soleil et des plus lointaines étoiles, donnait à chacun d'eux sa forme et ses qualités physiques ? N'avait-il pas écrit dans un livre qu'en insufflant à du plomb liquide un peu de cet esprit céleste il avait, de

ses yeux, vu le plomb passer des tons froids de l'argent aux reflets brûlants de l'or?



Plus tard, sans doute, il avait renoncé à ces rêveries stériles. Il avait cessé de poursuivre à travers le feu terrestre la flamme plus subtile qui descend du ciel. Et, comme les sciences ne lui donnaient pas tout ce qu'il attendait d'elles, il en avait haineusement proclamé la vanité.

Vaine la scolastique qui se nourrit de disputes verbales et s'agenouille, servile, devant Aristote et Albert le Grand!

Vaine la magie qui pose des problèmes insolubles et s'étonne de ne pas pouvoir les résoudre!

Vaine l'alchimie qui cherche moins encore l'impossible que l'inutile!

Vaine, pernicieuse et funeste aux âmes cette avidité de savoir qui consume les forces de l'intelligence en la détournant de sa fin véritable!

Tout cela aussi, il l'avait écrit dans un élan de foi violente, — et, de même que son premier livre lui avait valu la haine des ignorants, le second avait animé contre lui la fureur de ceux qui se croient savants. Seul contre tous, il s'était

cru grand. Et maintenant voici que ses deux livres étaient là sous ses yeux et qu'il les regardait l'un et l'autre avec le même sourire de dédain tendre et triste.

Longtemps après le départ du marchand, il s'absorba dans sa rêverie. Il revit l'Italie et les champs de bataille sur lesquels sa bravoure lui avait valu la Toison d'or, l'Espagne qu'il avait couverte de sociétés d'alchimistes, l'Université de Dôle, le concile de Pise et la cour de Marguerite et la prison de Lyon.

Enfin il secoua la tête, rejeta les deux livres qu'il avait pris et, revenant à sa table, il continua la page commencée.



Durant une année, loin des hommes, l'esprit plein de son rêve nouveau, il écrivit.

A mesure qu'avançait son œuvre, une confiance calme emplissait son esprit. A la tristesse du doute un suprême orgueil peu à peu faisait place.

Non plus l'orgueil insensé qui l'avait enivré jadis et berçait ses nuits de rêves chimériques. Sa fierté, raisonnable et mesurée, n'était faite que de certitude.

Après avoir trop cru, il avait trop nié : cette fois, il était également loin des crédulités décevantes et du doute absolu, plus stérile encore que la crédulité.

Après avoir voulu pénétrer d'un seul regard tous les secrets de la nature, il avait désespéré d'en jamais saisir aucun : cette fois il ne prétendait plus tout savoir ; mais il savait quelque chose ; il tenait la vérité morale.

Et cette vérité lui paraissait à jamais absolue et bonne. Il ne croyait pas que l'esprit d'un homme pût la comprendre et la contester. Il ne croyait pas qu'un jour elle pût être abolie, modifiée ou remplacée. Elle brillait d'un éclat si vif que la pensée en était illuminée et pénétrée.

Quand son manuscrit fut prêt, quand, plusieurs fois, il eût relu chaque page et chaque ligne, il sourit en songeant qu'autrefois il avait pu croire à l'esprit du monde, flamme vivifiante émanée des astres : l'esprit du monde, n'était-ce pas cette vérité toute-puissante qu'allait répandre son livre, qui, éclairant l'âme des grands comme l'âme des humbles, allait leur donner à la fois le repos de savoir et la raison d'agir ?

Et, sûr d'avoir accompli une œuvre définitive, Agrippa, d'une main ferme, écrivit sur la première page de son livre la fière devise du poète Horace : *Aere perennius.*



« Et maintenant, pourquoi tarder, puisque tu as reçu toute la science, à devenir le guide de ceux qui en sont dignes, afin que la race humaine soit, grâce à toi, sauvée ? »

Se souvenant de cette parole, lue dans le livre de Poemandrès, Agrippa fit savoir dans Cologne qu'il recevrait volontiers quiconque désirerait le voir, le second dimanche après Pâques.

Au jour fixé, il vit venir tous ceux qui avaient déjà vainement frappé à sa porte, sages, savants, moines, marchands, femmes et enfants malades. Tous ces hôtes, surpris de se trouver ensemble, se regardaient avec curiosité. Mais il leur dit :

— Soyez les bienvenus. Et ne vous étonnez pas que j'aie réuni les clercs aux marchands et les savants aux femmes. En vérité, femmes et savants, marchands et clercs sont également capables d'entendre ce que j'ai à vous dire aujourd'hui.

Et, si un jour j'étais compris de ces enfants, aucune récompense ne me serait plus précieuse.



Il se tut un instant. Puis, tourné vers les savants et les sages, il reprit :

— Plus d'un parmi vous m'a connu autrefois; plus d'un a reçu mes leçons funestes. Je vous enseignais dans mon ignorance les trois formes de la magie; je vous faisais toucher la chaîne de vie qui relie l'homme à Dieu. Ensemble, nous avons cherché la pierre philosophale. Nous avons cru, par moments, la trouver. Et la trouvaille en eût été vaine et la recherche en était ridicule.

Un des sages l'interrompit.

— Non, répondit Agrippa, je n'ai pas renoncé à poursuivre la Vérité. Il est vrai que, pendant des années, j'ai proclamé la vanité des sciences et j'ai gémi sur la condition des hommes également avides et incapables de savoir. J'avais tort et je m'égarais, comme un enfant, sur la route mauvaise, faute d'avoir assez médité le sens caché de la tradition.

Et pourtant que de fois, ensemble, nous avons interprété les livres d'Hermès et la Bible! Combien clair eût dû nous paraître le symbole de la pierre qui convertit ce qu'elle touche en or! Nous ne l'avons pas pénétré. Nous lui avons donné son sens grossier et matériel. Cependant, quand nous pourrions, par un artifice habile, changer en un métal commun le plus rare des métaux, quel fruit en retirerions-nous? Un enfant aurait compris

que cette pierre merveilleuse figure l'Idée nouvelle qui changera nos doutes en certitude, nos querelles en harmonie, et donnera aux actions des hommes un prix infini.



Dieu existe-il ? Qu'en sais-je ? Qu'en savons-nous, moines et savants, et qu'en saurons-nous jamais ? Le monde lui-même est-il autre chose qu'un jeu de vaines apparences ? Ne cherchons la vérité ni dans les mouvements des astres, ni dans les combinaisons de la matière : elle est en nous ; nous nous éloignons d'elle, quand l'orgueil nous pousse à fouiller la nature, et nous la touchons chaque fois que, rentrant en nous-mêmes, nous écoutons parler nos consciences et nous obéissons au Devoir.

Sages, vous avez cherché le soleil de l'intelligence, le secret des choses : je vous révèle ce secret, je vous montre ce soleil ; un autre jour je vous dirai quelles méditations m'ont conduit au but, je vous expliquerai comment le Devoir est, avant toute expérience, la loi de la raison pratique, comment cette loi s'enferme en une triple formule dont la vérité n'a pas besoin de preuves.

Mais qui de nous, ignorant ou savant, n'a pa senti, chaque fois qu'il faisait ce qu'il devait faire son action briller en lui d'un éclat inaltérable Quelle démonstration vaudrait celle-là ? C'étai l'éclat de la vérité, et nous l'aurions aussitôt re connu sans les philosophes et sans les prêtres.

Les prêtres nous ont trompés. Ils nous disaient fais ton devoir et tu gagneras le ciel, et tu évi teras l'enfer. Et les philosophes disaient à leu tour : fais ton devoir et tu seras heureux et tu imiteras la sagesse divine. Moi, je vous dis : agi pour gagner le ciel, c'est calcul de prêteur ; pou éviter l'enfer, c'est crainte puérile. Je vous dis faire ce qu'on fait pour une raison quelconque d'in térêt ou de philosophie, c'est perdre en jouis sance, en orgueil, tout le fruit de son action.

Ne faisons pas ce que les Dieux commandent, c que la raison prescrit, ce que l'intérêt suggère. Fai sons ce qu'il faut faire, parce qu'il faut le faire Obéissons au devoir pour lui obéir. Là est la Vérité là le Bien. A vous tous qui êtes venus chercher ic un secret magique je réponds : fais ce que dois — fais ce que dois, et tu feras le Bien qui est l'o solide des âmes.



Lorsque les visiteurs quittèrent la maison d'Agrippa, quelques-uns lui donnaient de grandes louanges. Mais la plupart, irrités, l'appelaient impie et fou. Les marchands goûtaient peu une philosophie qui faisait de l'or un symbole. Et les femmes, découragées, ramenaient leurs enfants infirmes, lentement, sans dire un mot.

Mais, dès le lendemain, Agrippa commença une vie nouvelle. De grand matin, il se mit en route et alla frapper à la porte de ceux qu'il connaissait dans Cologne. Le zèle de la vérité l'animait et le remords d'avoir longtemps prêché l'erreur.

Il revit des savants et des sages et leur expliqua sa doctrine. Il leur dit les limites de la connaissance et l'impossibilité de pénétrer la substance des choses, et il ajoutait : une seule idée est absolue ; c'est celle qui régit nos volontés libres sans les contraindre. Comment la prouver par quelque autre, puisqu'elle est supérieure à toutes ?

Peu à peu un grand nombre de sages l'approuvèrent : quelques-uns goûtaient la simplicité, l'évidence de sa pensée ; la plupart admiraient ce qu'il y avait encore d'obscur dans son langage.

Et leurs louanges confirmaient Agrippa dans son espoir : ne fallait-il pas qu'il y eût dans sa doctrine une grande force de vérité pour qu'elle ralliât sans effort des sages qui passaient leur vie à se combattre les uns les autres ?



Il vit des moines et sut leur plaire. A ceux qui aimaient secrètement les idées de Luther et de Mélanchthon, il disait : fais ce que tu croiras qu'il faut faire. Et, à ceux qui haïssaient Luther, il donnait le même conseil.

— Ce ne sont pas nos actions qui sont bonnes ou mauvaises, c'est l'intention qui les anime. Rester dans l'Église, en sortir, quoi de plus indifférent? Mais si l'on en sort ou si l'on y reste pour obéir au devoir, quoi de meilleur et de plus vrai?

A un moine qui se livrait à des travaux merveilleux et s'efforçait de reproduire la vie des anachorètes, il disait :

— Tu veux gagner le ciel ; mais, si le ciel n'existait pas, ta vertu n'en serait que plus rare et tes œuvres plus considérables. Crois en ma parole, et ta sainteté méritera des louanges plus grandes.

Et beaucoup, parmi les moines, murmuraient qu'un jour Agrippa serait la plus pure gloire de l'ordre des Cordeliers.



Il vit des marchands enfin et il eut grand'peine à se faire écouter d'eux. Mais ceux qui prêtèrent l'oreille à ses discours furent persuadés. Et l'un d'eux, un jour, lui dit :

— Ce que vous dites est si vrai, que, depuis que je l'ai entendu, il me semble l'avoir toujours su.

Alors Agrippa fut rempli de joie, et, ayant fait l'épreuve de sa doctrine, il se disposa à la répandre, en faisant imprimer son ouvrage.

Il écrivit à un libraire d'Anvers et, plus calme, maintenant qu'il se sentait vainqueur, il passait des journées entières à se promener dans la campagne.

Un jour, au bord du Rhin, il aperçut un enfant maigre et pâle, qui paraissait avoir douze à quinze ans, dont les yeux brillants sous un front trop large le regardaient avec attention. S'étant approché, il reconnut un des infirmes que naguère des femmes avaient amenés chez lui.

Il hésita un moment, puis il murmura : Pourquoi pas? et, s'étant arrêté, il parla à l'enfant.

Lentement, pendant plus d'une heure, il lui expliqua sa doctrine. Il choisissait des exemples

simples, imaginait des récits légers, s'efforçait d'adoucir l'âpreté de sa voix. Et il faisait parler l'enfant pour s'assurer qu'il comprenait.

Déjà l'ombre descendait sur les champs, assombrissait l'eau du Rhin, et Agrippa parlait encore.

— Comprends bien. Pourquoi ne comprendrais-tu pas ? Et si tu comprends, qu'as-tu à répondre? Quand on te dira : sois bon, pour gagner le ciel, réponds : je ne serais pas bon, si je l'étais pour en être payé. Quand on te dira : sois bon, pour ne pas aller en enfer, réponds : je ne serais pas bon si je l'étais par peur. Et si l'on te dit : alors, pourquoi faut-il être juste et bon ? réponds, — c'est toute la sagesse humaine, — il faut parce qu'il faut, et il n'y a pas ici de pourquoi.

Il fit répéter l'enfant, dont les yeux brillants restaient incrédules et comme indifférents. Et l'enfant répéta les paroles du sage. Puis il se tut, rouvrit la bouche, hésita.

— Parle donc, lui dit Agrippa.

— Il n'y a pas de pourquoi, répéta encore l'enfant. Mais, ajouta-t-il après un instant, pourquoi n'y en a-t-il pas ?



Agrippa ne savait pas que les idées vivent et meurent, que celles mêmes qui sont plus durables que l'airain n'échappent pas à la loi commune et qu'un mortel peut à bon droit s'enorgueillir d'une vérité périssable. Voilà pourquoi son troisième livre ne fut pas imprimé à Anvers. Il aima mieux le brûler que de renoncer à son rêve ; il aima mieux ne rien produire que de produire une idée grande et belle, mais qui n'était pas absolue, puisqu'un enfant, sans même y penser, la niait, et qui, n'étant pas absolue, aurait été périssable, — et qui était, en effet, bien vieille et bien près de mourir, lorsqu'un philosophe allemand, deux siècles plus tard, crut la découvrir.

Ne pensons pas, en effet, qu'il suffise de quitter l'ombre des Églises, de renoncer aux séductions des croyances héréditaires pour se retrouver aussitôt dans le vrai, à la chaude lueur des idées vivantes.

Ceux qui ne règlent plus leur vie sur la crainte de l'Enfer ou le désir du Paradis, ne conservent-ils pas pieusement, sous des noms vénérés qu'ils ne comprennent guère : devoir, vertu, responsabilité, mérite, bien des idées dont la vie se retire chaque jour? Ne persistent-ils pas à croire que l'observance ou la violation de certaines lois absolues font l'honnête homme ou le coquin? Ne tiennent-ils pas leur façon de penser pour aussi claire, aussi définitive, aussi véritablement éternelle que les croyants leurs croyances? Et n'est-on pas sûr de heurter leurs sentiments les plus forts si l'on essaie de leur montrer que ce qu'ils ont substitué aux dogmes n'est parfois guère plus vivant que ces dogmes qui sont morts?

Le devoir, tel est un des mots sacrés que de

philosophes hardiment candides prétendirent élever au-dessus des désirs, des passions, des intelligences humaines, aussi haut que le Christianisme avait élevé son Juge et son Ciel. Telle est la nouvelle loi, qui, fondée, dit-on, sur la raison même, devait être comme elle éternelle...

Et sous la forme absolue que lui ont donnée les logiciens, sous l'armure sans défaut dont ils l'ont couverte, l'idée éternelle est une idée mourante, née d'ailleurs sous un astre hostile : car le rapide progrès des connaissances humaines l'a rongée, énervée, condamnée, avant même qu'elle eût connu l'orgueil de la maturité.

« Nous n'admettons que les faits, et nous ne pouvons renoncer à la certitude, à la loi, à la croyance au devoir. Nous voulons écarter tout motif d'agir qui serait tiré de l'idée d'un monde supra-sensible, et néanmoins nous voulons maintenir une morale absolue, une doctrine d'obligation. »

C'est ainsi qu'un excellent philosophe, appréciant la morale de Kant, le loue d'avoir su tirer le devoir des entrailles mêmes de l'expérience.

Et pourtant qui de nous admet sincèrement cette idée de loi morale, telle que Kant l'a dégagée? Tant qu'il fut lié à la menace et à l'espoir d'une autre vie, le Devoir fut intelligible. Il fallait observer les lois révélées, pour éviter un châtiment terrible, et rien n'était plus raisonnable.

Quand disparurent les croyances, l'idée métaphysique d'un souverain Bien, d'une Fin suprême, d'une Harmonie nécessaire soutint encore ou parut soutenir l'idée chrétienne défaillante. Mais on s'aperçut bientôt que cette Harmonie, cette Fin

suprême, ce souverain Bien n'étaient et ne pouvaient être que des jeux vains de l'esprit, et que lier à leur destin la loi morale et le Devoir, c'était ruiner à jamais ce qu'on désirait sauver.

Alors, voulant séparer le Devoir des fragilités métaphysiques, on le fit lui-même métaphysique. Et la tentative de Kant était absurde et suprême. Il ne voulut point qu'on fît reposer le principe d'obligation sur aucun autre principe antérieur. Car ce principe est de lui-même excellent et se suffit. Il ne faut pas observer la loi, parce qu'elle est bonne, mais parce qu'il le faut. C'est cette soumission qui contient tout le Bien. Et le devoir n'est respectable que parce qu'il est le Devoir.

Mais pourquoi respecter le devoir absolu plus qu'on n'avait fait le bien absolu? Et comment Kant n'aperçut-il pas que l'Idée qu'il croyait dresser, suprême et intangible, sur les débris des anciennes morales, était déjà dénuée de vie et qu'il ne dressait qu'un fantôme, ombre exténuée de la pensée chrétienne?

Il n'y a pas, me dit-on, d'actions bonnes et d'actions mauvaises : elles deviennent l'un ou l'autre, selon qu'en les accomplissant je pense ou ne pense pas me conformer à la loi. En cette soumission résident le Bien véritable et la morale tout entière ; c'est elle qui communique à nos actes leurs valeurs diverses, comme le jour distribue aux objets, neutres dans l'ombre, la diversité des teintes.

Voilà ce que l'on m'assure ; sans doute il a pu suffire de l'assurer avec force pour que, peu à peu, l'habitude aidant, cela me parût parfaitement clair ; et cette clarté, à son tour, a pu devenir, pour mon esprit docile, signe d'excellence et de vérité. Mais comment un tel prestige pourrait-il se maintenir ?

Un mot d'enfant suffit à mettre bas le laborieux et frêle édifice qu'avaient élevé les mains d'Agrippa : qui nous empêchera de le répéter ? Il n'y a pas de pourquoi. — Mais pourquoi n'y en a-t-il pas ?

Et s'il n'y en a pas, pourquoi nous inclinerions-

nous ? Quelle raison peut nous persuader de renoncer à toute raison et de diriger notre vie entière sur un but, sans savoir pourquoi ?

Il est vain de nous répéter que la science, elle aussi, repose sur des principes dont la raison nous échappe et nous échappera toujours, et que, comme on admet aisément ces principes pour ne point renoncer à leurs conséquences, il faut admettre le devoir inexpliqué, pour maintenir la morale. Si nous acceptons les axiomes, assurément indémontrés, qui sont à l'origine de toute la science humaine, c'est parce que nous avons la claire connaissance que la science, fondée sur eux et qui, sans eux, s'écroulerait, nous est un bien précieux.

Mais le devoir de Kant est-il à la morale une nécessité vitale ? Celle-ci ne peut-elle vivre, s'il ne continue à la vivifier ? Et, à supposer qu'il en fût ainsi, une telle morale et un tel devoir seraient-ils des biens précieux ?

Voilà ce que nous devons nous demander, ce qu'il faut examiner en tâchant à nous départir des préjugés qui troublent la vie et dissimulent l'évidence, lorsqu'elle est nouvelle et déplaît. Et si vraiment l'idée indémontrée est assez féconde, assez riche, assez vivace et produit d'assez précieux résultats pour qu'on ne puisse, sans danger, l'abandonner, il faudra la conserver, quelle qu'en puisse être la faiblesse logique. Mais si nous la trouvons, en

nous-mêmes et autour de nous, affaiblie, privée d'action sur la réalité, si la morale qu'elle nous apporte, loin d'être excellente et indispensable, est devenue inefficace et, par certains côtés, pernicieuse, il faudra, sans nous obstiner à maintenir un principe déchu, reporter toute notre force de désir et d'attention sur des principes nouveaux dont la poussée, obscure encore, se fera plus rapide et plus forte.

« ÉCOUTE et tu entendras en toi, que tu le veuilles ou non, la voix mystérieuse mais inévitable qui, sans s'expliquer, dit : fais ton devoir.

« Cela est plus fort que les plus forts raisonnements des sages. Car tu n'y peux échapper. Si la passion ou l'orgueil vain de la Pensée t'y rend sourd pour un temps, demain la voix, devenue cruelle, dira : tu n'as pas fait ton devoir.

« Ce sera la voix du remords. Et toi, tu reconnaîtras, à la réalité de ta souffrance, la réalité du devoir méconnu. »

Mais j'écoute, — et je n'entends pas. La voix que font entendre à d'autres les suggestions de l'obéissance et de l'habitude ne me parle pas. Rien en moi ne dit ou ne murmure que le dernier mot de la vie soit de renoncer à comprendre la vie, que l'intelligence et la volonté ne sauraient s'exalter plus haut que dans l'ignorance et la servilité.

L'humble douceur de la soumission me sourit d'un sourire pâle qui m'attriste et ne m'attire

pas. Si c'est bien vivre que de se courber sous la loi, sans la comprendre, vienne plutôt la vie mauvaise ! Lorsque j'écoute en moi parler la voix qui combine et résume les influences sans nombre, insensibles et inconnues, dont sont faites nos consciences et ce « Moi » dont nous sommes fiers, il me semble qu'elle me dit : « Il n'y a de vérité provisoire sur la terre que pour ceux qui s'en rendent dignes, en la cherchant avec ferveur et d'une pensée résolue ; et comment serait-elle donnée à ceux qui renoncent à la poursuivre ? Sache que tu n'agiras bien que si tu as médité, avec force et en sincérité, tes actes ; il te vaut mieux obéir à des lois relatives, imparfaites et passagères, mais révélées par l'étude et comprises de ta raison que de t'incliner, sans l'entendre, et selon la foi des simples, devant une loi parfaite peut-être, mais dont la perfection t'échappe. »

Mais d'autres entendent la voix qui toujours ordonne et jamais n'explique ? — Comment ne l'entendraient-ils pas, s'ils furent pliés, dès l'enfance, à l'idée qu'ils devaient l'entendre, si, dans le temps qu'ils écoutent, ils se persuadent qu'ils l'entendront ?

Seulement cette voix est-elle aussi claire, aussi pure, s'élève-t-elle aussi distincte sur les rumeurs sourdes de la vie consciente qu'ils le disent et qu'ils le croient ? Peut-elle vraiment se dégager des voix multiples du besoin, de la passion, de l'intérêt, de la crainte, de la fantaisie, et vibrer, dans la pensée, d'un son unique et qui lui soit propre ?

On voudrait que tous ceux qui pensent écouter le pâle Dieu des philosophes et n'agir que sur ses conseils fussent capables de regarder quelquefois en arrière et d'observer sans parti pris leurs actions passées. Combien, parmi ces actions innombrables et oubliées, furent inspirées par le seul et pur souci métaphysique de se conformer à la loi ? Et

surtout combien le furent, parmi celles dont ils sont justement satisfaits et s'enorgueillissent ?

Là est la preuve solide et l'indice qui ne trompe pas : l'idée de Kant serait vivace encore, si, lorsque nous faisons retour, le soir, sur notre vie passée, nous nous arrêtions avec complaisance sur les actes que nous accomplîmes sans aucun motif d'amour ou de raison, à seule fin d'agir selon la loi. Mais qui, dans la douceur triste de ces évocations involontaires, resterait assez prévenu pour se juger de la sorte ?

L'ombre pâle et froide de l'action accomplie selon la loi et pour la loi montera dans la pensée, sans qu'aucun mouvement de joie fasse accueil à son retour ; mais notre conscience émue se portera tout entière et comme pour l'envelopper au-devant de l'ombre attendue, dont la douceur signifiera qu'une fois au moins, sans effort, nous avons été raisonnables, justes et bons; qu'une fois au moins nous avons su nous rapprocher du bonheur en aidant au bonheur des autres.

« Il le faut », nous disent les sages, et nous nous inclinons dociles, comme si ces trois petits mots contenaient une essence magique. — Mais pourquoi faut-il ? Les sages se taisent.

Il faut qu'un astre suive son cours, que les vivants croissent et meurent, que les marées battent les rivages.

Il faut encore, si l'on veut ne pas mourir de faim, manger ; si l'on veut atteindre un but, se mettre en route et avancer.

Mais que veulent dire ces mêmes mots, lorsqu'ils ne désignent ni la loi des choses, ni la condition des résultats voulus ? Quel sens appréciable expriment-ils? Pourquoi faut-il, lorsque la nature n'a pas décidé qu'il fallait, lorsque nous ne poursuivons aucun but fixé d'avance ?

Le but, nous dit-on, est de marcher sans but ; c'est parce que ni la raison, ni l'utilité, ni l'ordre des choses ne nous invitent à nous soumettre que la soumission est bonne. — Et ce serait là l'idée vivante et forte qui doit diriger nos vies !

« Il faut parce qu'il faut. » Hélas ! non. Il faudrait être tous heureux, parce que nous le désirons tous. C'est plus simple et c'est moins facile.

L'un m'a dit : « En toute occasion, j'ai fait non ce qu'il m'eût été doux de faire, mais ce qui était conforme à la loi. Ma vie ainsi fut dure, ingrate. Mais je puis mourir sans regrets, sûr de ne m'être jamais trompé : car l'obéissance à la loi nous préserve de l'erreur ».

Et l'autre : « En toute occasion, j'ai essayé de faire ce qui m'a paru être bon pour les autres et pour moi-même. J'ai sans cesse hésité, réfléchi. Et ma vie fut incertaine, tantôt pénible et tantôt douce. Je ne mourrai pas sans regrets : car je me suis souvent trompé, et je conçois sans peine une vie incomparablement préférable à ma vie. Surtout, je ne me flatte pas d'avoir accompli mon devoir : car il n'y a pour tous qu'un devoir, qui est que nous soyons tous heureux ».

Comparons ces deux langages ; demandons-nous lequel répond le mieux à nos idées d'aujourd'hui, à notre façon de comprendre la vie ; demandons-nous lequel nous tiendrions, si l'heure de la mort

étant proche, nous n'avions plus qu'à considérer le passé sans parti pris. — Et cette épreuve facile nous fera bientôt distinguer la vérité d'hier et celle d'aujourd'hui.

Et puis n'y a-t-il pas souvent quelque chose d'insupportable en ceux qui professent et suivent d'une âme un peu trop hautaine la religion du Devoir? Ceux-là sont toujours sûrs d'eux-mêmes, n'hésitent pas, agissent bien. Comment se tromperaient-ils, puisqu'ils ne font jamais rien par raison, par intérêt, par passion, puisque l'amour même est en eux l'effet de la volonté raisonnable? Ils suivent la loi, qui est infaillible.

— Hé quoi! êtes-vous donc sûr d'avoir toujours été utile aux autres et à vous-même? Avez-vous donné et reçu tout ce que vous pouviez donner et recevoir de bonheur? Ces actions, dictées par le devoir, ont-elles été douces aux hommes ou du moins douces à vous-même?

— Non, j'ai toujours été sévère aux autres comme à moi-même. Le devoir ne tient pas compte des intérêts ni des désirs humains. Il les foule aux pieds, il les ignore. Je n'ai ni donné ni reçu le bonheur. Mais j'ai vécu selon la loi.

Est-ce donc vivre que de passer, fier et servile,

entre les désirs, les passions, les joies et les douleurs des hommes, sans seulement les apercevoir? Est-ce vivre que de ne connaître ni le bonheur, ni la joie de répandre le bonheur et d'avancer péniblement dans la voie étroite et rude qu'on suit sans savoir pourquoi, par docilité orgueilleuse? Et si c'est là vivre, à quoi bon?

Les Laboureurs de la Mer

Je lis que, pour se plier à la loi, un effort est nécessaire, et que cet effort, stérile ou fécond, est le principe même de la vertu.

Rien n'est bon, en dehors de l'acte énergique par lequel la volonté libre triomphe d'elle-même et se courbe librement sous le joug du devoir. Et il n'y a pas de vertu dans l'amour qu'une mère porte à son enfant, parce qu'il n'y a dans cet amour rien que de naturel et d'aisé, parce qu'il n'est pas le fruit de l'effort.

Ainsi parle la philosophie. Mais ma raison, mon sentiment protestent. Certes, l'effort est beau, s'il est utile, si l'énergie qu'il manifeste est l'esclave toujours docile que la sagesse fait mouvoir. Mais il n'est pas bon de lui-même et, lorsqu'il est vain ou condamné d'avance, loin d'en tirer fierté, loin d'en être joyeux, comment y pourrions-nous songer sans tristesse?

Le marin de la légende qui, dans sa simplicité, s'avisa un jour de labourer la mer, voyait, dit-on, la main d'un ange diriger dans l'eau sa charrue.

Et quand la force lui manqua, Dieu récompensa son labeur inutile. Nous ne nous indignerons pas que ce simple ait trouvé sa place au Paradis des simples. Mais nous ne consentirons pas à faire de sa démence l'idéal de notre raison. Nous n'irons pas grossir la troupe des laboureurs de la mer, car nous attendons de nos peines non les palmes du martyre, mais le pain dont vivent les hommes : seul l'espoir doré des moissons donne un sens et une beauté au labour utile des terres.

L'effort n'est pas le Bien : il y mène; il serait insensé de suivre les voies malaisées qu'il indique, si elles ne conduisaient pas en un lieu désirable. Je ne puis croire que la lutte et la fatigue soient bonnes. S'il est vrai que, pour bien agir, elles sont souvent nécessaires, je pense que, pour mieux agir, il faut bien agir sans avoir besoin d'elles. Une action n'est parfaitement bonne que si elle est accomplie sans effort et sans souffrance, si celui qui la commet n'a plus à se vaincre pour la commettre, si l'excellence de son cœur déborde naturellement, sans qu'il y songe, sur sa vie.

Appellerai-je bon celui qui, plein d'indifférence ou de haine pour les autres, fera des efforts magnifiques pour triompher de ses sentiments?

Je dirai qu'il tâche à devenir bon ; je l'y aiderai, si je puis; mais je garderai le nom de la bonté

à celui qui, par nature, ou par l'effet d'anciens efforts n'aura plus, pour chérir ses frères, à triompher de lui-même et les aimera aussi simplement qu'une mère sourit à son fils.

Combien est triste la pensée d'une vie faite d'effort et de lutte, si la mort, en y mettant fin, n'apporte pas, pour prix des souffrances subies, l'inestimable récompense! Je ne sais dans quel recueil de harangues académiques je lisais, il y a peu de jours, l'histoire d'une paysanne dont l'existence, à chaque instant coupée de deuils, fut un incessant labeur, un combat sans trêve contre le destin. Elle n'y faillit pas un jour et, âgée de soixante ans, acceptait un rude travail pour faire vivre son frère infirme. Et celui qui rapportait, en termes choisis, les détails de cette destinée lamentable, en était comme réconforté : de tels exemples, disait-il à peu près, prouvent les ressources infinies de l'âme : venus d'en bas, ils doivent être à ceux d'en-haut un enseignement, un encouragement.

Cependant, s'il était des faits qui dussent nous désespérer, quel exemple serait plus lugubre que celui de cette inconnue? Elle peina, elle mourut. Des prêtres lui avaient promis, pour prix de sa

peine, les joies éternelles. Et leurs promesses audacieuses étaient vaines. Des pharisiens lui avaient répété qu'à souffrir comme elle souffrait elle gagnerait la paix du cœur, diamant que rien n'altère et dont l'éclat fait paraître pâles tous les feux des plaisirs humains. Et leur langage était le langage hypocrite du riche qui dit : Bienheureux les pauvres !

Elle peina, elle mourut. — Vertu ! Bonheur vrai ! Vie parfaite ! — Qui passera devant sa tombe sans avoir le cœur serré, sans connaître, un instant, la honte d'être homme ? Quand les sophismes habiles seront près de me convaincre, je veux songer à la foule de mes frères inconnus qu'enveloppa, dès la naissance, l'ombre d'un mauvais destin et qui, vertueux au dire des sages, et par là dignes d'envie, n'ont connu ni les joies légères, ni la douceur que prend parfois la vie.

Dis-moi, ami, à quel signe reconnaîtras-tu un bon cuisinier?

— C'est, Socrate, à ce qu'il me semble, celui qui accommode convenablement les mets.

— Et le bon musicien? N'est-ce pas celui qui joue, avec art, d'un instrument et en tire des sons agréables?

— On peut le définir ainsi.

— N'en est-il pas de même dans tous les arts? N'appelle-t-on pas bon celui qui, grâce à un long travail ou par l'effet d'une heureuse nature obtient les meilleurs résultats?

— Assurément.

— Et, dis-moi, si un cuisinier faisait de très grands efforts pour préparer des plats excellents mais n'y réussissait pas, l'appellerais-tu un bon cuisinier?

— Non, Socrate, à moins d'être fou.

— En effet, ce n'est pas son effort, ou, si tu veux, sa sueur qui donnerait aux mets un goût meilleur. Et le musicien qui, à grand'peine,

ferait de mauvaise musique, serait-il un bon musicien ?

— Non plus que le cuisinier, Socrate. Il n'y a pas une raison pour les choses de la cuisine et une autre pour la musique.

— Tu dis bien. Cependant, si c'est ton cuisinier qui fait tout ce qu'il peut pour te contenter et n'y parvient pas, l'estimeras-tu digne de blâme et le châtieras-tu ?

— Non, assurément ; on ne peut châtier celui qui fait tout ce qu'il peut.

— Ce serait, en effet, ridicule. Ainsi, tu ne châtieras pas ton cuisinier, mais tu ne l'appelleras pas un bon cuisinier. Et tu trouverais également fou celui qui te conseillerait de le châtier et celui qui prétendrait te persuader qu'il est bon cuisinier ?

— C'est bien cela.

— Et s'il ne s'agit plus seulement de la cuisine ou de la musique ou d'un autre art spécial, mais de la vie elle-même et de l'art de bien vivre, raisonneras-tu différemment ? N'appelleras-tu pas bon celui qui n'accomplit que de bonnes actions ? Ou bien donneras-tu ce nom à celui qui agit mal ?

— C'est ici qu'il faudrait distinguer.

— Attends, très cher, n'as-tu pas dit toi-même qu'il n'y a pas une raison pour les choses de la cuisine et une autre pour la musique ? Et, en effet, il n'y a qu'une raison qui est la même pour toute

chose. Mais, si la raison est toujours la même, n
faut-il pas juger de même sorte celui qui cuisin
bien et celui qui agit bien ? N'appellerons-nous pa
bon celui qui fait de bonnes actions, comme nou
appelons bon cuisinier celui qui sert de bon
plats ? Et, si quelqu'un fait de grands efforts pou
agir bien, mais n'y réussit pas, soit parce qu'i
en est incapable, soit parce qu'il se trompe sur l
nature véritable du Bien, ne dirons-nous pas qu'i
serait injuste de le blâmer et de le châtier, puis
qu'il fait ce qu'il peut, mais qu'il serait fou d
l'appeler bon, puisqu'il ne l'est pas ?

— Mais, Socrate, permets que je t'interroge
mon tour : ne définit-on pas l'homme juste et bo
en disant qu'il est digne d'éloge et le méchant e
disant qu'il est digne de blâme ?

— Je ne les définis pas ainsi pour ma part
Mais où veux-tu en venir ?

— Si tu reconnais, et tu viens de le dire, qu
celui qui fait son possible n'est pas digne de blâme
ne reconnais-tu pas, du même coup, qu'il n'est pa
dans le mal ? Ou diras-tu que celui qui est dan
le mal n'est pas digne de blâme ?

— Par les dieux ! voilà un raisonnement mer-
veilleux. Mais, ami, as-tu l'habitude d'appeler l
maladie un bien ?

— Non, sans doute.

— Tu devrais l'appeler ainsi. Car enfin, lors-

qu'un homme est malade, tu ne t'avises pas de le blâmer ni de vouloir le châtier. Il n'est donc pas dans le mal, selon toi, puisqu'on n'y peut être sans être à blâmer. Crois-moi, très cher : appelle désormais la maladie un bien.

CETTE philosophie de l'effort, qui est sans raison, est aussi sans grâce. Imaginons une cité peuplée d'hommes bons et vertueux à la rude mode de Kant. Quand ils s'aborderont sur la place publique, ils n'auront pas aux lèvres le sourire léger de ceux qui sont heureux de vivre et de sentir autour d'eux vivre les autres. Une douceur aimable et naturelle, une bienveillance facile n'animeront point leurs propos : car la vertu n'est pas dans la facilité, et ce n'est rien que d'être bon, si on l'est naturellement.

Pour pouvoir être pleins de mérite, nos hommes seront pleins de haine; ils n'auront envie que de se déchirer. Mais, par un effort ininterrompu, par une incessante et dure victoire sur leurs instincts, ils feront taire la passion mauvaise; ils seront doux à force d'énergie et laborieusement affables : en frémissant, ils souriront; ce terrible et coûteux sourire ne quittera pas leurs lèvres; et l'étranger qui, distrait, traversera leur cité de haine et de

vertu pourra s'imaginer qu'il traverse la Ville Fortunée dont parlent les poètes.

Et pourtant est-il possible d'imaginer cité plus maudite que celle où l'aisance du cœur et la joie simple sont inconnues et où la bonté, la douceur sont à chaque instant le fruit d'une tension laborieuse? Que sert de nous répéter qu'un sourire n'est vertueux que s'il est difficile et naît d'un rude effort? — S'il n'est sans effort, il est sans grâce. S'il est difficile, est-ce encore un sourire ?

Il avait toujours vécu dans l'exacte observation des lois établies par les prêtres, les sages et les magistrats.

Riche, il avait distribué aux pauvres la plus grande partie de ses biens ; et il n'en avait conçu ni dégoût ni orgueil. Appelé par sa naissance et sa vertu aux plus hautes charges de l'État, il n'avait fait servir son pouvoir qu'au bien de ceux qu'il gouvernait, donnant à tous la justice et aux humbles plus que la justice. Dans le secret de sa pensée comme dans sa vie publique, il avait toujours gardé sincèrement cette extrême simplicité que les moins vertueux ne peuvent qu'affecter.

Et il était d'autant plus assuré d'avoir bien vécu que jamais il n'avait été juste et bon par un penchant naturel et doux à la bonté et à la justice. Jamais la passion ou le sentiment n'avaient dirigé ses actes, mais seulement le souci raisonnable de conformer sa conduite à la loi par la puissance de sa volonté. Et maintenant qu'il venait de

mourir et attendait sans anxiété, dans l'ombre, la venue du Juge suprême, sa vie, obstinément tendue vers le même but, lui apparaissait, simple et nette, admirable d'unité, pareille à ces routes parfaitement droites que l'œil s'épuise à suivre dans la plaine.



Il attendait et il souriait. Il n'aurait pu dire au juste quel Dieu viendrait le juger et quelle récompense précise lui serait attribuée. Car, s'il savait le monde soumis à un Esprit supérieur, il avait trop fréquenté les sages pour croire aux fables et aux légendes naïves dont l'imagination populaire revêt et charge l'Idée divine, faute de pouvoir la regarder en face, dans sa simplicité.

Mais il ne s'inquiétait pas de son ignorance. Il ne doutait pas que le Dieu, quels que fussent sa nature et ses attributs, lui accorderait un bonheur si laborieusement gagné. Et il lui semblait entendre dans la nuit la voix grave du vieux philosophe qui l'avait initié à la vérité et lui avait fait sentir, lorsqu'il était encore tout jeune, le néant des passions et des affections humaines.

« Enfant, disait le philosophe, sache que la

nature des hommes est mauvaise, mais que deux biens précieux y sont enfouis, comme deux diamants dans une terre vile : la Raison et la Volonté. Sache cela et surtout médite-le longuement et fais en sorte que ta pensée et ta vie en soient pénétrées.

« Ainsi tu parviendras à bien vivre : car la Raison, si tu l'appliques à l'étude des choses, te révélera bientôt la loi qu'il faut suivre et qui est d'autant plus parfaite qu'étant première et absolue, elle n'a pas besoin d'être démontrée et se suffit à elle-même.

« Et par l'effort de la Volonté, tu pourras, l'ayant sentie, suivre fidèlement cette loi ».

Le sage se plaisait à ajouter : « Dans cet effort et en lui seul est tout le bien dont nous sommes capables. Car la loi elle-même, instituée par l'Esprit et les conditions de l'Être, nous est étrangère. Nous ne pouvons pas, en l'observant, en tirer gloire, non plus que l'âne guidé par l'ânier ne peut se glorifier d'avoir suivi le chemin le plus court. Mais, pour nous soumettre à la loi, l'Être a voulu qu'un effort, parfois douloureux, fût nécessaire. Et cet effort dépend de nous. Celui qui sait, pour l'accomplir, triompher de la nature, s'élève au-dessus des autres et vit bien. Voilà pourquoi la Destinée obscure lui réserve, quelque soit l'avenir, un sort très favorable ».



Comme le Juge n'apparaissait pas, il s'enfonça dans ses réflexions, ainsi qu'un promeneur indolent dans un bois. Et il se disait :

« Assurément, mon vieux maître eut raison, et le sort qui va m'être fait ne saurait manquer d'être bon. Je me persuade même qu'il sera unique et parfait; car il me semble juste qu'il en aille ainsi.

« Je ne regrette pas la vie, qui, par ma volonté, me fut dure. Et je crois que les biens auxquels j'ai renoncé n'étaient qu'une illusion ; pareils aux bulles légères que forme l'eau rejaillissante, ils offrent aux yeux éblouis tous les reflets du diamant ; mais il suffit de les toucher pour qu'aussitôt ils disparaissent.

« Toutefois la brève illusion du bonheur que connurent auprès de moi ceux qui vivaient mal est évidemment préférable à la certitude d'être malheureux qui fut toujours en moi claire et forte.

« Et voilà pourquoi, sans rien regretter, je suis en droit de réclamer, en échange des faux plaisirs qui n'ont pas su me séduire, une joie vraie et durable. Sans doute une courte attente est la

dernière épreuve qu'il me faut subir. Et bientôt seront prononcées les paroles définitives. »

Il écouta quelques instants. L'ombre était muette et comme indifférente. On eût dit que sa pensée projetait autour de lui un brouillard d'ennui.

Et il en eut le sentiment rapide, inexprimablement confus.



Certes, ce n'était pas l'instant de regretter des efforts et des souffrances auxquels la mort avait mis terme et qui allaient être récompensés.

Et pourtant ce n'est pas sans mélancolie qu'il y songeait. Sa vie, qui venait de lui apparaître si harmonieuse et si parfaite, semblable à l'œuvre sans reproche d'un très habile artisan, lui semblait par un autre côté pauvre et nue. Et il croyait voir au fond d'un brouillard une femme à l'aspect médiocre, dont on eût pu dire avec certitude qu'elle n'avait jamais été jeune, et dont les yeux, toujours pareils, étaient comme une eau trouble et triste.

En vain il se répétait que la tristesse de son existence était le gage nécessaire d'un incomparable bonheur. La certitude de sa félicité pro

chaine ne parvenait pas à effacer en lui l'image étrange qui l'obsédait. Sa confiance en l'avenir se mêlait d'impatience : il avait souffert assez longtemps par sa volonté tendue vers la loi pour que l'attente de la récompense ne le fît pas souffrir encore. Malgré lui et bien qu'il sût l'inutilité des prières, vain refuge des âmes faibles, il murmura : « Incarnation de la loi, daigne prendre en considération les peines que j'ai subies pour toi. Sache qu'afin de ne pas te déplaire et sans y être porté par aucun mouvement naturel, j'ai consumé ma vie entière en un douloureux travail. Tandis que les autres faisaient le mal ou mêlaient le bien et le mal, par un effet des forces obscures qui conduisent la plupart des hommes, j'ai fait taire en moi les voix de la passion, de l'orgueil et du désir. L'ardeur même du savoir ne m'a pas entraîné. Seul, le souci de conformer mes actes à la loi indémontrée a dirigé mon existence. Et parce que les sacrifices qu'il m'a fallu faire, pour t'obéir, furent, tu le sais, nombreux et douloureux, je te prie, Raison infaillible, de ne pas prolonger, pour moi, le supplice de l'attente et de m'accorder sans retard le sort que j'ai mérité ».

Mais, soit que ses lèvres inhabiles à la prière n'eussent point touché le Dieu, soit que la faveur qu'il demandait fût trop haute pour sa vertu, le Juge n'apparut point.



Brusquement, une vision surgit en lui, lumineuse, se précisa, s'imposa.

Toute sa vie, il avait méprisé les femmes, êtres inférieurs, incapables de plier leurs passions au joug de la Raison. Et, pour obéir pleinement à la loi, il ne leur avait jamais demandé ni ces heures de faiblesse où le plaisir illusoire endort l'énergie de la volonté, ni même les minutes brèves que bien des sages imparfaits proclament nécessaires et légitimes, mais qui distraient l'homme de sa fin véritable et sont, à bien prendre les choses, de dangereuses superfluités.

« Quel plaisir, disait son vieux maître, un esprit raisonnable pourrait-il goûter à des rencontres où la Raison seule ne saurait prendre aucune part ? Car il est constant que les sens et l'instinct et le sentiment sont conviés à ces jeux grossiers, mais non point la Raison ; et si d'aventure elle voulait s'y prêter ou seulement y assister, sa présence y serait importune et glacerait les plus ardents, comme l'arrivée d'une reine trouble la canaille en ses joies vulgaires.

« Et voilà pourquoi le sage doit considérer ces fêtes, — car l'ignorance les appelle ainsi, —

comme des fêtes indignes de lui et auxquelles sa présence ne peut être qu'inopportune et malséante. »

Docile à la voix de son maître, il avait toujours résisté aux penchants grossiers qui n'entraînaient que les parties les moins fermes de sa volonté sans séduire jamais sa raison. Et l'habitude, qui adoucit tout, lui avait bientôt rendu cette résistance aisée.

Mais, aux temps où il n'avait pas encore acquis par l'usage cette facilité, il avait failli succomber à l'une de ces surprises où les meilleurs sentent parfois toute leur prudence en défaut.

C'était par un de ces soirs d'été où la douceur énervante de l'air amollit jusqu'au désir de vivre. Il se promenait dans un jardin, déjà presque désert, et le parfum puissant des fleurs mêlé, dans des souffles chauds, aux émanations de la terre elle-même, entouraient, comme pour l'assiéger, la pierre solide de sa volonté.

Une femme était passée, semblable au soir qui la baignait : elle n'était plus en sa première jeunesse, mais elle en sortait à peine; la lenteur de sa démarche trahissait un vague et puissant désir; et il y avait dans ses yeux comme une douceur sérieuse. On eût dit que l'été, le soir et les fleurs, avant de s'endormir dans la nuit, avaient voulu se résumer en elle.

Et, passant près de lui, elle souriait d'un sourire indéfinissable, un peu triste.

Et lui avait, jusqu'au fond de son être, senti passer un trouble si fort qu'il fermait les yeux et qu'il haletait. Mais, bien qu'il eût compris avec certitude que cette femme lui offrait dans son sourire l'illusion la plus merveilleuse et comme une sorte d'infini, il avait triomphé de lui-même, et ses yeux s'étaient détournés.

Longtemps il s'était glorifié en son cœur de cet endroit de sa vie comme du meilleur et du plus rassurant. Puis il l'avait oublié, ou, s'il y pensait d'aventure, c'était pour se féliciter de cet oubli même, indice d'une vertu plus sûre encore.

Aussi, blême d'angoisse, il ne comprenait pas pourquoi l'image de cette femme et les parfums de ces fleurs s'attachaient maintenant à son âme morte, comme à une proie, et comment le sourire auquel il avait résisté jadis l'affolait à présent, bouleversait ses principes et ses croyances, faisait fondre, comme en une flamme vertigineuse, son courage et sa volonté.



Quand il reprit connaissance, il était toujours dans l'ombre. Mais elle lui parut légère et presque

claire. Sa pensée coulait en lui comme une eau apaisée et limpide. Que s'était-il passé ? Il n'aurait pu le dire. Mais, s'étant ressaisi, il comprit.

Il comprit qu'aucun Juge ne le jugerait, parce qu'il n'y a pas lieu de juger les hommes : aucun n'étant mauvais par un dessein exprès, mais plutôt par ignorance de la bonté véritable.

Il comprit qu'il serait inique d'appeler celui-ci bon et celui-là méchant, puisqu'il y a des actions recommandables et d'autres qui ne le sont pas, mais non pas des cœurs justes et des cœurs méchants.

Il comprit que la souffrance n'est bonne que si elle mène à quelque chose d'extrêmement délectable et qui compense, par son prix, le prix des peines subies pour l'atteindre. Celui qui affermit sa volonté et la tend sans cesse, croyant qu'en cette tension même réside le Bien, est comparable à l'avare qui amasse toujours l'or sans avoir dessein d'en jamais jouir.

Il comprit que, si l'effort est parfois utile pour conduire au bonheur, il n'est pas compatible avec le bonheur une fois acquis. Pareil au guide dont le voyageur a besoin pour atteindre le pic d'où la vue s'étend, mais qui, le but atteint, s'éloigne et laisse son compagnon seul avec lui-même devant la nature, l'effort doit s'éloigner de l'âme, lorsqu'il l'a guidée au Bien.

Et surtout il comprit qu'un élan du cœur, un geste cordial vers les autres hommes sont préférables aux meilleurs systèmes, qu'un peu de bonté naturelle et d'amour vaut mieux qu'un souci trop rigide de justice trop raisonnable, et que la vérité de la vie n'est pas toujours au front plissé des sages, mais souvent aux lèvres, qui sourient, des simples.

Le Mol Oreiller

BEAUCOUP diront : jeux de sophistes ! Philosophie n'est pas vertu. Qu'importent le principe et l'essence du bien ? Fût-il vrai qu'en certains cas on peut, tout en s'efforçant d'obéir à la Loi, agir mal, n'est-il pas beaucoup plus vrai encore qu'avec cet effort sincère, neuf fois sur dix, on agira bien ?

Ainsi nous tentons de rendre à l'idée morte une apparence de vie. Ainsi s'assurent nos consciences lorsqu'un exemple, un regard, un mot vient à troubler leur quiétude, lorsque l'ombre rapide d'un doute passe sur l'eau morte de leur paresse.

Car les consciences les plus fermées ne sont pas toujours à l'abri du doute ; par surprise, il se glisse en elles et les force à s'interroger : la vie morale de plus d'un n'est faite que de ces surprises. Ceux mêmes qui se persuadent, avec une candeur sincère, qu'ils ne sauraient mal agir, dès l'instant qu'ils ont l'intention de bien faire et qu'ils s'y efforcent, ont parfois le soupçon

confus de leur iniquité véritable, le désir de voir au delà de l'horizon coutumier, de saisir, pour s'y attacher, la réalité de la justice.

Il arrive même que ce désir soit suivi de quelques essais; puis, au bout de dix à vingt pas, la longueur de la route entrevue fait hésiter, s'arrêter, reculer nos énergies médiocres. — Et il arrive plus souvent encore que l'angoisse rapide du doute, l'éclair de la vérité ne suscitent rien en nous : on dort si bien sur l'oreiller des vieilles croyances reçues! Et notre pensée effleurée, agacée, mais sans trouble, chasse l'intrus comme en sommeillant nous chassons du doigt une mouche.

Mais, au lieu de le chasser, accueillons le doute qui passe ; résistons à l'orgueil qui nous persuade que notre croyance ne peut être mauvaise puisqu'elle est notre croyance, à la routine et à la peur qui nous disent à voix basse le danger des idées nouvelles et des chemins récemment ouverts. Osons quitter, pour un point de vue choisi par d'autres et plus élevé, le point de vue égoïste et bas où nous nous plaçons d'ordinaire pour nous juger complaisamment nous-mêmes.

Je défie l'homme le meilleur, s'il a tenté deux ou trois fois l'expérience, de rester satisfait de lui-même en songeant à son bon vouloir et de ne pas se rendre compte que les iniquités les plus sombres sont pétries d'intentions excellentes, d'efforts sincères vers le Bien.

C'est sincèrement que bien des voleurs ont l'illusion d'exercer un droit en dérobant aux autres de quoi vivre. C'est sincèrement, non par intérêt, que les riches condamnent le vol. Mais après l'avoir condamné, les riches ne vont-ils pas d'un

pas tranquille et d'un cœur léger réclamer aux guichets des banques un revenu que les pauvres appellent de l'argent volé ? S'il est vrai que trop de bandits vont sans trouble jusqu'à l'assassinat, ne voient-ils pas tous les jours trop de riches, pour s'enrichir, livrer d'un geste paisible à des usines meurtrières les pauvres et les fils des pauvres ? — Voleur ! crie le fort au faible; voleur ! répond le faible au fort. — Certes, nous donnerons ce nom à l'indigent qui prend aux autres ce dont il a besoin pour vivre. Mais quel nom réserverons-nous aux puissants dont le luxe inutile est fait de toutes les souffrances, des larmes, des deuils et du sang des pauvres ? Et lequel est le plus néfaste du bandit qui tue un homme en risquant plus ou moins sa vie, ou de celui qui lentement, par des salaires dérisoires, par des exigences malsaines, voue tout un peuple d'ouvriers, à la souffrance, à la mort ?

« Je ne l'ai pas fait exprès », dit l'enfant qui brise un vase. — Il dit vrai, mais le vase est brisé.

Et toi qui laisses tes ouvriers dépérir dans l'atelier malsain, toi qui reprends aux misérables un peu du pain qu'ils ont gagné, tu nous dis : « Je n'avais pas l'intention de mal faire ».

Que nous importe ton intention ? Guérira-t-elle ceux qui souffrent ? Enrichit-elle les pauvres ? Répare-t-elle en quelque façon le mal que tu as commis ?

Et ne sens-tu pas, au contraire, que ce qu'il y a de plus affreux, c'est que tu aies pu faire tout cela sans intention mauvaise, en te croyant bon, en l'étant ?

C'est ici qu'apparaît la déchéance irrévocable d
l'Idée honorée hier comme le principe du Bien
J'ai l'intention la plus pure. Mes efforts sont droits
sincères. Et tel est le nombre des iniquités su
lesquelles ma vie repose qu'il m'est presque impos
sible de faire un seul geste sans heurter les droit
des autres et créer un peu plus d'injustice.

Je reconnais qu'il est inique de prélever sur l
fruit du travail la dîme de l'oisiveté : hésiterai-j
pourtant, si l'occasion s'en présente, à toucher le
revenus d'un capital acquis par héritage? Et m
conscience n'est-elle pas gagnée d'avance aux ra
sons qu'il me plaira d'invoquer pour justifier l'act
mauvais?

Je reconnais qu'il est inique de punir les mal
faiteurs, fruit naturel de notre état social, victime
de nos propres imperfections; je sais que notr
système pénal est parfois un crime peut-être plu
grave que les crimes qu'il veut réprimer : hés
terai-je à faire arrêter celui qui m'aura frappé
Et ne l'enverrai-je pas, sans penser seulement qu

je puis avoir tort, aux prisons où je sais que, loin d'être guéri, il sera sûrement corrompu ?

Combien d'œuvres excellentes ai-je entrevues et non entreprises parce qu'il eût fallu, pour les accomplir, me résigner à trop de singularité, heurter trop et de trop vieux usages? — Chaque fois qu'il m'est arrivé de défaillir de la sorte, ai-je eu une intention mauvaise? Ai-je voulu mal agir?— Hélas! mes intentions n'ont pas cessé d'être excellentes. Je n'ai reculé qu'après m'être persuadé qu'il fallait reculer. Ce qui n'était que lourd de nouveauté, je l'ai de bonne foi proclamé impossible, absurde : c'est avec un cœur très pur que je me suis obstiné dans le mal.

Pourquoi donc mettons-nous tant de zèle à so
tenir l'idée morte? Pourquoi nous obstinon
nous à invoquer l'intention, la bonne foi, à en fai
les principes essentiels de la vie humaine, lorsq
nous reconnaissons tous qu'elles accompagnent
justifient nos actions les moins heureuses?

Si nous y réfléchissons, nous verrons bient
que cette idée morte n'avait été créée elle-mêm
que pour en soutenir une autre, plus vieille
plus chère encore à notre paresse : je veux parl
de l'idée selon laquelle les hommes seraient re
ponsables de toute leur vie, innocents ou coupable
bons ou mauvais. Nous voulons bien vivre m
mais nous ne voulons pas être, à nos yeux, d
méchants. Nous nous résignons sans peine à l'i
justice profitable, mais nous ne nous résigno
pas à nous sentir injustes. C'est pour pouv
satisfaire à nos doubles exigences que d'ingénie
casuistes conçurent la doctrine de l'intention.

Grâce à elle, qu'il nous est facile de mal vivre
de nous croire bons : l'excellence de nos intentio

ɔurifie, sans les modifier, tous nos actes. Et qui erait assez pervers pour mal agir avec la seule ntention de mal agir? Qui serait assez sot pour ıe pas découvrir les raisons qui permettent à ous de se tromper de bonne foi?

Ne suffit-il pas, pour les apercevoir, de bien hoisir son point de vue? Et, du point de vue bsolu, auquel nous aimons nous placer, est-il rien ui ne puisse paraître bon ou mauvais à notre olonté ?

Comment ne ferions-nous pas des efforts déses-érés pour maintenir le règne apparent mais onsolant de l'idée morte? Si l'intention ne suffit lus à justifier nos actes, quel biais trouverons-ous pour nous paraître à nous-mêmes innocents? n moyen paraît s'offrir, qui serait de vivre bien; ıais c'est notre vie entière qu'il faudrait changer, t nous la changerions en vain. Car, à mesure u'on vit mieux, on s'aperçoit mieux qu'on vit ncore très mal. La poursuite de la justice nous ɔndamne à n'être jamais satisfaits : celui qui ɜrait content de lui-même, au sein des souffrances ıévitables qui sont la loi de l'humanité, cesserait ar là même de vivre bien. Pour se juger ver-ıeux et bon, il faut ne plus comprendre ou com-rendre moins bien la bonté et la justice. Loin e trouver dans une vie réellement utile et bien ɔnduite ce parfait contentement auquel nous

aspirons si fort, nous n'y trouverons souvent q
la mélancolie de pouvoir et d'avoir fait si pe
lorsqu'il y avait tant à faire.

Sommes-nous donc condamnés à rougir to
jours de notre faiblesse, à nous mépriser nou
mêmes, à pleurer sans fin sur notre impuissanc
— Il serait plus simple peut-être de renonc
aux larmes et au mépris, de n'être ni trop fie
de nos bons élans, ni honteux à l'excès de n'êt
que des hommes, de ne pas distinguer les m
chants et les bons avec un orgueil inflexible
sûr, de ne pas trop juger les autres, et de ne p
trop nous juger nous-mêmes...

Les Derniers Temples

Comment te proclames-tu bon, si tu ignores ce qu'est le bien? Comment appelles-tu ceux-ci des méchants, si tu ne sais pas définir le mal? — C'est ainsi que les sophistes renversaient autrefois l'idée qu'on leur présentait comme absolue et sacrée. Mais à quoi servirait-il aujourd'hui d'imiter leur jeu? Le principe qui nous fait responsables n'est, dans l'absolu, ni faux ni vrai, ni bon ni mauvais. Il peut devenir l'un ou l'autre selon le temps et les circonstances. Qu'importe qu'un philosophe en démontre l'inanité? En aura-t-il moins régné durant des siècles et répandu ses bienfaits sur les peuples? Qu'importe qu'un autre en démontre l'excellence souveraine? Son règne en sera-t-il moins soumis à la loi commune? et ne deviendra-t-il pas, quel qu'ait été son destin antérieur, stérile et funeste, le jour où il lui faudra lutter pour maintenir, contre le vœu de ses anciens sujets, sa puissance menacée?

Ce jour est-il déjà venu? Est-il éloigné? Est-il proche? Voilà tout ce qu'il nous est donné de sa-

voir. Mais voilà aussi tout ce qu'il nous faut savoir pour diriger notre vie. Sans doute, pour en décider, ce sera parfois des raisonnements qu'il nous faudra considérer. Mais nous ne nous demanderons pas, à la façon des logiciens, si ces raisonnements sont justes, corrects. Nous nous demanderons s'ils sont conformes à nos façons de sentir, d'être, d'agir : car nous ne poursuivons pas la vérité éternelle, mais la vérité vivante.

Des savants vont venir qui diront : la science rejette et condamne l'idée de responsabilité. Mais qu'importerait ce verdict, si l'opinion de la foule ne le ratifiait pas ? La science ne porte pas en elle des puissances définitives. Nul ne peut démontrer qu'elle soit préférable à la plus vieillie des conceptions humaines, au plus misérable de nos préjugés. Seulement, si, en fait, nous la préférons, si nous écoutons sa voix, nul non plus ne peut démontrer que nous ayons tort, nul ne peut empêcher la vérité naissante de triompher : elle viendra s'asseoir au seuil des consciences, forte de leur appel et de leur désir ; elle y trouvera des idées vénérables qui s'y croyaient installées pour toujours, mais qui déjà avaient cessé de vivre et qui, lorsqu'elle essaiera de porter la main sur elles, ne seront plus sous ses doigts surpris qu'une poussière évanouie ; et elle en trouvera d'autres qui résisteront quelque temps, qui paraîtront près de

la vaincre, mais qui, sourdement minées par la vieillesse, cesseront brusquement de lutter et s'en iront mourir en silence, non des coups reçus pendant la bataille, mais de leur intime caducité.

PARMI ces idées dénuées de sève, mais dont les formes vigoureuses donnent encore l'illusion de la vie, peu sont aussi propres à nous tromper que l'idée qui fait tous les hommes responsables de tous leurs actes et sépare les méchants des bons.

S'il est vrai que la foi qui ne fait pas agir n'est pas une foi véritable, rares sont ceux qui croient encore au ciel et à l'enfer; plus rares sont ceux qui croient au Devoir inexplicable, à l'effort inutile. — Mais combien admettent sincèrement que tous les hommes se vaillent? Combien accepteraient le vieux mot de Socrate et de Platon? En vain, l'histoire nous révèle que des peuples ont vécu sans connaître cette idée, sans distinguer entre méchant et malheureux, entre vertu méritoire et chance imméritée. En vain les savants nous disent que la responsabilité, telle que nous l'entendons, ne règne sur la morale que depuis peu de siècles. La voix de la science n'ébranle

pas les certitudes silencieuses dont est faite l'âme de la foule : s'il n'y avait ni bons ni méchants, s'il ne fallait ni louer, ni blâmer, ne serions-nous pas réduits à errer misérablement sans guide et sans but ? La responsabilité, n'est-ce pas toute la morale ?

Ainsi parlerait la foule. Mais nous-mêmes qui n'entendons pas borner notre effort vers la sagesse à louer les bons et à haïr les méchants, — sachant qu'où la haine subsiste, la sagesse est bien misérable, — sommes-nous tout à fait détachés de l'idée qui plaît à la foule ?

Certes, nous ne nous réjouissons pas quand l'assassin monte sur l'échafaud, quand le voleur entre dans sa prison. Nous pleurons sur Œdipe et sur Phèdre. Et dans tous les malheureux que des influences néfastes vouent au crime, nous voyons autant de chrétiennes à qui la grâce a manqué, autant de païens poursuivis par la jalousie du destin.

Que de fois pourtant les vieux préjugés, l'éducation reçue, l'exemple parviennent à dominer notre croyance et nos sentiments! Quand don Salluste insulte sa reine, quand Narcisse parle bas à Néron, quand Régane et Goneril insultent le vieux roi Lear, nous ne réfléchissons plus qu'ils obéissent aux mêmes lois inévitables que Burrhus ou Cor-

delia : toute notre conscience s'insurge contre eux ; il y a de la haine dans notre indignation ; c'est avec une sorte de joie que nous les voyons punis et meurtris. Est-elle morte, cette idée qui revit à certaines heures dans le cœur même de ceux qui l'ont proclamée déchue ?

Elle n'est pas morte; mais elle meurt; si elle réapparaît dans les consciences les moins routinières, ce n'est plus que de loin en loin, pour un temps toujours plus court; et la vie inconsciente des foules s'est déjà détachée d'elle.

Certes il arrive souvent, il arrivera très souvent encore que nous nous laissions aller à blâmer, à détester Régane et à louer Cordelia. Mais il suffira toujours d'un rapide retour de pensée pour redresser ces sentiments. Et les deux sœurs ne seront plus, à nos yeux, que deux formes, gracieuses ou terribles, mais déterminées d'avance, de la destinée humaine. Nous les regarderons, sans surprise et sans penser à les juger, s'engager dans des voies différentes avec des âmes contraires : car nous saurons qu'une nécessité semblable leur a fait leurs âmes et tracé leurs voies.

Et bientôt, si nous prenons la peine d'analyser notre haine ou notre admiration, nous verrons qu'elles s'adressaient moins aux femmes qu'aux choses elles-mêmes. Ce n'est pas Régane que nous

détestons, c'est l'ingratitude, l'orgueil, l'implacable dureté du cœur. Mais parce que nous ne savons pas comment détruire l'ingratitude, la dureté et l'orgueil, nous faisons de notre ignorance la haine des ingrats eux-mêmes, des hommes durs et des orgueilleux.

Car la haine, le mépris, l'habitude de condam-ner, de repousser, de maudire sont les enfant orgueilleux et infirmes de l'ignorance. De tou temps, les hommes ont vu dans les maladies don ils ne pouvaient trouver la cause et le remède un souillure analogue à ce que les honnêtes gen appellent aujourd'hui la souillure du crime. Le fous et les parricides ont inspiré la même horreu religieuse. Quand Apollon descendit, semblabl à la nuit, sur le camp des Grecs pour venger l fille de Chrysès, ceux qu'atteignirent ses flèche ne furent pas, aux yeux du peuple, les victime innocentes d'un mal terrible, mais les objet souillés et détestables de la colère divine.

Notre haine des assassins, notre mépris de criminels ne sont ni plus justes, ni plus mysté-rieux : nous aussi nous regardons, impuissants tomber sur ceux qui nous entourent les trait des dieux irrités. Incapables de prévenir ou d guérir ces maladies sociales que sont le meurtr et le vol, nous nous en prenons à ceux qu'elle

font souffrir les premiers. Parce que nous ignorons le moyen de les soigner, il plaît à notre orgueil candide de les déclarer coupables, responsables de leur mal. Nous proclamons qu'il ne tenait qu'à eux de rester bons et sains. S'ils ne l'ont pas fait, c'est leur faute : ils ont mérité la violence et la haine.

Et nous les frappons, pauvres médecins dont la colère ignorante se venge sur le malade d'être impuissants contre la maladie.

Nous les frappons ; mais de jour en jour no
coups sont moins assurés. Nos juges parfoi
hésitent et doutent de leur justice : les geste
violents s'achèvent en gestes d'incertitude.

C'est que des puissances neuves ont obscurémen
grandi en nous et autour de nous ; la science
qui n'est pas la vérité absolue, mais qui est l
vérité vivante, s'est dressée devant l'idée vieilli
qui sépare les méchants des bons.

Elle a dit les hommes soumis, comme le
pierres et les plantes, à des lois inévitables ; l
crime et la vertu, qu'on supposait hier libremen
créés par chacun de nous, sont devenus le frui
naturel et nécessaire des conditions changeante
de la vie sociale ; le vice du méchant et la vert
du bon ont cessé d'être des objets d'horreur o
d'admiration et ne sont plus que des objets d'étude
des faits qu'il s'agit d'expliquer.

Sans doute, ces idées, filles de la science, n
sont encore que des idées jeunes dont les effet
bienfaisants commencent à peine à se manifester

Elles ne se croient pas absolues, et nous ne les croyons point telles.

Mais voici que des hommes d'étude sont chargés de rectifier, de corriger, d'atténuer l'idée longtemps intangible de responsabilité. Et, par instants, leur voix s'élève au-dessus de la voix des juges, proclamant que le criminel n'est pas un méchant mais un malade, qu'il ne faut pas le condamner et l'exécrer, mais le plaindre et l'étudier et rechercher, par un travail méthodique, les moyens de guérir un jour le mal dont il est la victime.

Aujourd'hui, comme hier, il y a des hommes qui tuent, des hommes qui trompent, des hommes qui volent. Deux grandes idées sont penchées sur eux.

D'un côté, c'est l'idée qui les fait responsables, qui les juge, les condamne, les hait. Sous cette idée, sûre d'elle-même, impérieuse, absolue, on voit se réunir des juges qui prononcent des arrêts sanglants, des sages qui se préoccupent de justifier par la raison ces cruautés, des prêtres qui renchérissent et menacent les prisonniers et les forçats d'ici-bas d'une prison nouvelle où s'épanouira tout ce que la méchanceté des bons a pu imaginer d'horreurs.

De l'autre côté, c'est l'idée qui voit dans le criminel la première victime du crime et qui voudrai supprimer le crime pour délivrer le criminel. Idé jeune, hésitante et qui doute encore parce qu'ell est encore proche du doute fécond qui lui a donn la vie. Elle ne se croit pas certaine, elle n'ordonn pas, elle interroge. Ayant constaté le mal, elle a

dit : « Au lieu de haïr, au lieu de punir, ne pourrait-on pas savoir et, lorsqu'on saura, guérir »? Et son appel a réuni des savants, des hommes d'étude: ceux-ci demandent aux sciences sociales les lois générales du crime; ceux-là poursuivent des recherches de psychologie, d'anthropologie. Ils sont à l'entrée du chemin nouveau, mais ils voient le chemin s'étendre et ils s'avancent, prudents, mais résolus, soutenus par un grand espoir que chacun de leur pas est un pas vers la sagesse meilleure qui consolera au lieu de maudire.

Rien n'est vrai dans l'absolu, et la seconde idée, devant la logique des métaphysiciens, ne vaut peut-être pas la première; mais en elle et non plus dans l'autre est la vérité vivante.

Je sais bien que, parmi les médecins mêmes qu déclarent les criminels irresponsables dan certains cas, quelques-uns s'indignent lorsqu'o leur parle d'irresponsabilité générale. Mais qu'e conclurai-je? Ce qu'ils m'ont appris, vais-je l'ou blier parce qu'ils l'oublient? Sont-ils les premier inventeurs qui reculent effarés devant leur inven tion? Ils m'ont dit : Le meurtrier n'est pas cou pable de son meurtre, quand il obéit à des in fluences toutes-puissantes, irrésistibles. — Mai quel est l'acte merveilleux, l'élan de volonté sur humain qui n'est pas soumis à des lois inflexibles Qu'importe que le criminel ait un cerveau intac ou lésé? Les cerveaux intacts échappent-ils a déterminisme universel ? Et va-t-il falloir qu'e chaque meurtre, en chaque vol, je voie un mi racle? — Ne haussons pas les épaules : si l crime n'est pas un miracle, quel criminel ser responsable?

Mais, en vérité, pourquoi les crimes ne seraient-ils pas des miracles, s'ils sont notre œuvre ? Pourquoi supposes-tu que les actes des hommes sont assujettis à des lois ? S'ils l'étaient, quel asile nous resterait-il ? et que deviendrions-nous ?

Ce jour-là, le savant professeur Giuseppe Grandi avait veillé plus tard encore que de coutume, désirant terminer le dernier chapitre de sa *Nouvelle Théorie de l'homme criminel.* Il avait hâte de publier cet ouvrage, fruit d'un long travail et qui ne pouvait manquer d'émouvoir les savants, les philosophes et même la foule du public. Giuseppe Grandi se flattait d'avoir trouvé, hors des doctrines de Lombroso, dont il n'admettait qu'une faible part, une grande loi criminologique. Dans les dernières pages de son livre, il s'appliquait à en faire ressortir l'importance et la nouveauté ; il réfutait âprement ses anciens maîtres et raillait sans légèreté les partisans attardés des conceptions spiritualistes : « Que répondre à ceux qui font l'homme responsable et libre, quand la science a

révélé l'empire des lois sociales? Le criminel frappe sa victime comme l'astre suit son cours. Dire au voleur : sois honnête, c'est dire à l'étoile : sois immobile. C'est leur demander un miracle... » Mais le sommeil avait surpris le professeur tandis qu'il cherchait la fin de sa phrase. Aussi s'étonna-t-il moins qu'un homme éveillé d'entendre une voix lui parler, sans apercevoir dans la chambre ni la forme ni l'ombre d'un homme.

Il laissa pourtant paraître quelque curiosité. Car la voix, après avoir répété, d'un ton irrité : « Que deviendrions-nous? » devint soudain moqueuse et lui dit :

— Que cherches-tu, Giuseppe Grandi? Mon corps? Je n'ai plus de corps. Je ne suis qu'un être sans consistance, réel sans doute, mais d'une réalité qu'on peut appeler métaphysique. Mes compagnes innombrables, qu'attire ici ta malignité, n'ont, comme moi, d'existence et de vie que ce que les philosophes ont bien voulu leur laisser. Est-il possible que tu n'aies pas encore deviné qui nous sommes?

— Non, en vérité, dit le professeur, je ne l'ai pas deviné ; mais j'aurai plaisir à l'apprendre. Sans doute, quand je le saurai, tes propos me seront moins obscurs. Pour l'instant, je ne les entends guère, et je cherche ce que tu veux dire, quand tu te plains de ma malignité.

— J'ai lu, Giuseppe, les dernières lignes que

tu as écrites ce soir. Comprends-tu maintenant mon irritation ?

— Ces lignes, dit-il avec un sourire satisfait, sont propres à irriter bien des vivants. Mais j'aurais cru des ombres, des fantômes moins prompts à la colère et plus détachés. Serais-tu l'âme inquiète de quelque philosophe spiritualiste ?



A peine Giuseppe Grandi avait-il prononcé ces mots qu'il se trouva transporté dans une forêt magnifique et monstrueuse. Même en songe, il crut rêver en voyant l'épaisseur des troncs d'arbres et le fouillis vigoureux des plantes qui couvraient le sol. Un énorme rocher se dressait devant lui ; il le regardait machinalement, oubliant l'ombre et ses discours, quand de nouveau la voix parla :

— Hé bien ! me vois-tu maintenant?

— Non, dit-il, déconcerté.

— Tu me regardes cependant. Je suis cette roche dont l'aspect t'étonne. Ou plutôt j'ai été cette roche, aussi longtemps qu'elle a été divine. J'en suis la divinité morte.

— A ce coup, répondit le savant, je connais

que je suis déçu par une illusion vaine. Prétends-tu me faire croire à l'existence des dieux? Et, quand ils existeraient, quel est cet étrange galimatias de te prétendre à la fois vivante et morte?

— Ne blasphème pas, Giuseppe ; j'ai été déesse, je ne le suis plus, ou plutôt je suis une autre déesse. Qu'y a-t-il là qui doive te confondre? Mon destin n'est-il pas celui de tout ce qui nous entoure, de ces arbres que tu admirais à l'instant, des animaux, des plantes, des sources qu'abrite la profondeur de cette forêt, divine elle aussi? Tu souris. Veux-tu que je te conte mon histoire? Elle et surprendra peut-être, mais t'instruira. Et si, en te rendant plus sage, elle te rend aussi plus doux, moins sévère pour le passé, moins funeste à mes sœurs et à moi-même, nous n'aurons ni l'un ni l'autre perdu notre temps.

— J'écoute, dit Giuseppe Grandi.



— Donc, reprit la voix, je fus tout d'abord la divinité de cette pierre. Ne hausse pas les épaules; je ne veux pas te persuader, comme tu le crains que les dieux existent. Mais le plus farouche savant ne peut nier qu'ils aient existé. Notre réalité,

Giuseppe Grandi, est faite de la foi des hommes. Aussi longtemps qu'ils croient en nous, nous vivons ; nous mourons lorsqu'ils n'y croient plus.

— Singulière existence ! murmura le professeur.

— En quoi singulière ? repartit la voix. Peux-tu seulement en concevoir une autre? La matière que tu divinises, les crânes que tu mesures, les chairs que tu dissèques n'existent aussi que dans la mesure où tu crois à leur existence...

— Pardon, interrompit le professeur; je les vois et je les touche.

— Crois-tu donc, Giuseppe, que ton contact ou ton regard les vivifie? Ils font naître ta croyance, bonne ou mauvaise, qu'importe? mais c'est ta croyance seule qui fait la réalité des choses.

Le savant haussa les épaules et la voix reprit :

— Les hommes ont cru cette pierre divine, parce qu'ils étaient incapables de la remuer. C'est pourquoi ils m'ont adorée ; et ma divinité ne fut pas moins réelle que n'est aujourd'hui celle de tes idoles. Seulement, un jour, des mains, habilement sacrilèges, déplacèrent le rocher qu'on croyait inébranlable. Et la déesse fut oubliée.



— Comment échappas-tu à la mort, demanda le professeur avec curiosité, si vraiment ta vie n'était faite que de la foi de tes fidèles ?

— Je cherchai à ranimer cette foi sous une autre forme. La roche, en se déplaçant, avait révélé aux hommes la présence d'une source : j'en fus la divinité, jusqu'au jour où l'eau cessa de sourdre. Puis je fus la nymphe d'une rivière, mais on en détourna le cours, et je me réfugiai dans la mer. Des divinités innombrables m'y rejoignaient chaque jour, chassées par les hommes industrieux et l'audace croissante des sages. Là, du moins, nous pensions n'avoir plus rien à craindre. Les marins les plus habiles redoutaient notre colère ; un jour, un roi d'Asie, furieux contre nous, fit frapper les vagues à coups redoublés, espérant atteindre nos corps divins. Alors nous nous réjouîmes, car la fureur du roi prouvait sa foi et sa foi faisait notre vie. Hélas ! nous ne pensions pas qu'un jour les hommes couvriraient la mer de vaisseaux indifférents à la tempête et déicides.

— Et quand ce jour fut venu ? demanda Giuseppe Grandi.

— L'une après l'autre on vit mourir déesses, sirènes et fées, toutes les océanides. Quelques unes d'entre nous prirent une forme nouvelle et, s'étant insinuées dans la religion de tes pères, devinrent des saintes, des anges. Plusieurs parmi

les divinités marines furent adorées sous le nom de la vierge. Mais, chaque jour, le travail impitoyable des savants dépeuplait la terre et les eaux ; plus tard, le ciel même fut dépouillé, et l'explication du mouvement des astres chassa les dieux de l'éther. C'est alors que la race à laquelle j'appartenais faillit disparaître à jamais dans l'oubli définitif.

— Dis plutôt qu'elle disparut, répliqua le professeur. Quel homme serait assez fou pour croire encore à la divinité des étoiles et des pierres? Et s'il en restait encore quelques-uns, ne seraient-ils pas tôt ou tard désabusés par les savants?

— Ah! les savants... fit la voix, rêveuse.



Au bout d'un instant, elle reprit : « Certes, si les savants avaient été les maîtres, c'en était fait de tous les dieux. En vain plusieurs d'entre nous essayèrent de se glisser dans leurs laboratoires. Adorés quelque temps sous les noms barbares de force vitale, d'énergie, d'attraction, ils se virent bientôt bannis de ce sanctuaire inhospitalier. Par bonheur, un asile suprême s'ouvrit alors à notre race.

— Qu'entends-tu par là? demanda Grandi.

— En vérité, Giuseppe Grandi, ton ignorance me surprend. Tandis que les savants fermaient nos temples et nous forçaient dans nos retraites, ne sais-tu pas que les philosophes nous relevaient d'innombrables autels. Ah! ceux-là étaient pieux et merveilleusement subtils. Avant eux, la foi des hommes avait peuplé de dieux le ciel, les eaux, la terre. Eux nous donnèrent pour séjour inviolable le cœur des hommes eux-mêmes. Ils proclamèrent qu'en chaque créature humaine vit une âme libre, — et nous fûmes sauvées.

— Je méprise ces philosophes, répondit le professeur. Mais je ne vois pas, je l'avoue, comment il leur a suffi de proclamer la liberté humaine pour sauver la vie des nymphes marines.

— Ne t'ai-je pas dit que les hommes crurent les rochers divins aussi longtemps qu'ils les crurent libres? S'ils nous ont adorées jadis, s'ils ont cherché à gagner notre bienveillance par des sacrifices, c'est que, sans pouvoir contre la nature, ils en croyaient les forces toutes-puissantes, capables d'ébranler le monde au souffle de leur fantaisie. Lorsqu'ils surent que ces forces obéissent à des lois, nos autels furent oubliés : qu'étaient les dieux, en effet, sinon la liberté des choses ?

— Je comprends : quand les philosophes décla-

rèrent les âmes libres, les dieux en exil s'y réfugièrent.

— Tu l'as dit, Giuseppe : chassées par les hommes des eaux, du ciel et de la terre, nous emplîmes vos âmes ouvertes de divinités minuscules. Cet asile nous plut et nous le croyions sûr : autrefois l'ignorance des hommes, leur faiblesse, leur peur nous donnaient la vie, vie précaire et sans cesse affaiblie ; installées dans leur âme même et vivant de leur orgueil, qu'aurions-nous redouté ? Les philosophes qui nous avaient sauvées ne se méfiaient pas de nous ; ignorant jusqu'à notre existence ils déclaraient volontiers les dieux morts. Nous les écoutions en souriant, car ils ajoutaient aussitôt que l'âme est indépendante, la volonté autonome, l'homme libre et responsable. Et, frappant les criminels comme jadis le roi d'Asie avait fait frapper la mer, ils rendaient un nouvel hommage à nos divinités rajeunies.

— Ah ! dit Grandi, je comprends maintenant pourquoi tu te plaignais de ma malignité.

— Qu'aurions-nous redouté? répéta la voix. Plus les hommes croissaient en sagesse, plus ils étendaient leur empire sur la nature, plus ils devaient être tentés d'exalter leur propre puissance, de révérer en eux-mêmes ce pouvoir suprême et magique qu'ils conféraient jadis aux choses. Jadis ils s'étaient crus esclaves, soumis aux lois du

destin, livrés sans défense à nos fantaisies ; lorsqu'aux dieux redoutés jusque-là ils eurent fait sentir leur force, pourquoi ne se seraient-ils pas à jamais divinisés? Les savants pourtant ne le voulurent pas.

— Ah ! les savants..... fit Grandi, railleur.



— Ne raille pas, dit la voix tristement. Mourir est dur aux immortels. Et ceux qui, comme toi, vont prêchant que les hommes sont soumis, comme les astres, à des lois nécessaires, tranchent, sans même y songer, les fils innombrables de la vie des dieux... Que t'importe après tout que l'homme se croie libre? Pourquoi veux-tu nous chasser de notre dernier asile?

La voix s'était faite si suppliante que le savant en fut ému. Ce fut d'un ton presque hésitant qu'il murmura :

— Comment veux-tu que je renonce à la vérité?

— Qu'est-ce que la vérité? dit la voix.

— Et la justice? reprit-il; faudra-t-il, pour ménager la fragilité de vos ombres, que soient châtiés des criminels qui n'ont pas mérité de l'être?

— Mais ils l'ont mérité, s'ils sont libres; et ils

sont libres, puisqu'ils croient l'être. Qui sait? tu feras peut-être plus souffrir les hommes en les désabusant qu'en les punissant, en tuant leur fierté qu'en maltraitant leurs corps. Et ta science, deux fois funeste, en ôtant aux dieux la vie, ôtera de la vie l'orgueil et la joie...

— Que veux-tu de moi? dit enfin Grandi. »

Mais personne ne lui répondit.



La *Nouvelle Théorie de l'homme criminel* fut publiée à Milan en 1903. Bien que récent, cet ouvrage est aujourd'hui presque classique en Italie. Les quinze premiers chapitres du livre sont consacrés à la loi criminologique connue sous le nom de loi de Grandi. Le seizième est intitulé : *Conciliation du déterminisme scientifique et du libre arbitre.*

Mais le temps est proche où les hommes, ayant chassé de leurs derniers temples les ombres fragiles des dieux, ne comprendront plus que leurs pères aient pu s'arroger le droit de punir. Que ceux qui nuisent aux autres soient mis hors d'état de leur nuire, leur intérêt et le nôtre s'accordent à l'exiger : car, si nous redoutons leurs coups, eux-mêmes, le jour où des lois ne nous défendraient plus contre eux, devraient redouter plus encore les brutalités de notre vengeance. Mais par quel fol excès d'ignorance pourrions-nous, sans remords et sans trembler, punir?

Demain comme aujourd'hui des murs se dresseront entre le crime et la vie. Seulement ce ne sera plus la vengeance et la haine qui auront édifié ces murs. Quand le fils d'un criminel, corrompu par l'hérédité, l'exemple et la faim, tombera dans le crime à son tour, toute la pitié des hommes le suivra dans sa retraite; car nous songerons qu'une science plus sûre eût atténué en lui l'influence héréditaire, que des lois plus sages l'auraient sous-

trait à la corruption de l'exemple, qu'un partage équitable des biens eût supprimé pour lui la misère et la faim.

Il n'y a pas de coupables; et la bonté véritable, en pleurant sur la victime, sait absoudre les bourreaux. Mais si l'on voulait à tout prix découvrir ici-bas des méchants, qui mériterait mieux ce nom du pauvre affamé qui dérobe un pain ou du magistrat équitable qui lui applique une loi inique? Certes, l'acte du voleur est gros de conséquences fâcheuses qu'il entrevoit confusément; mais l'acte du juge n'est-il pas lourd de cette ignorance satisfaite, de cette cruauté réfléchie qui font les pires injustices?

[illegible]

Le Proconsul Lilias

INJUSTICE est le mot qui convient. Il ne s'agit pas de nous attendrir sur le sort des méchants ni de leur accorder un peu de cette indulgence orgueilleuse dont celui qui la donne est plus fier que n'est heureux celui qui la reçoit. Il s'agit de comprendre que les criminels étant le produit de nos sociétés, nos sociétés n'ont pas le droit de punir leurs criminels ; tant qu'à châtier quelqu'un, elles ne pourraient châtier raisonnablement qu'elles-mêmes.

C'est ce qu'expriment avec force les paroles que prononça devant des chrétiens accusés le proconsul Lilias. Lilias était un homme instruit que la lecture des livres grecs avait porté à la philosophie. Il avait longuement médité sur la nature de la justice et cela ne l'empêchait pas d'être bienveillant à tous.

On lui amena un jour deux chrétiens nommés Côme et Damien, que la foule accusait de sorcellerie et de méchants propos contre l'empereur Dioclétien. Lilias, qui avait dû maintes fois déjà

s'occuper d'affaires semblables, aurait voulu les renvoyer sans jugement. Mais il en fut empêché par l'extrême fureur du peuple et par la plainte d'une dame noble, nommée Palladia, qui prétendait que Damien lui avait extorqué des bijoux et des sommes importantes en lui promettant faussement de la guérir.

Côme et Damien se piquaient en effet de guérir toutes les maladies des hommes et même des bêtes sans le secours d'aucun remède, par la vertu d'un signe puissant et de paroles consacrées. C'est ce qu'ils expliquèrent au proconsul qui les écouta en souriant. Enhardis par sa bienveillance, ils lui dirent :

« Sache, Lilias, que ce pouvoir nous vient du Seigneur Jésus-Christ qui est fils de Dieu et Dieu unique et véritable. Il est venu sur la terre et, à ceux qui croient en lui, il donne une force invincible ».

Lilias, qui connaissait l'histoire du peuple juif et la légende de Jésus, ne fut pas surpris de ces paroles : « Côme et Damien, disait-il, partagent une erreur naïve aujourd'hui très répandue. Il y a dans leur cas beaucoup de sottise, je n'y vois point de malignité ».

Mais Palladia accusa les deux frères avec véhémence : « Ils m'ont forcée à congédier l'un après l'autre tous mes médecins, m'assurant que seul

un remède divin me rendrait la santé de l'âme et du corps. Lorsqu'ils m'eurent persuadée, ils ajoutèrent que ce remède ne pourrait m'être salutaire que si j'avais reçu d'abord un enseignement religieux ; pendant un mois ils me racontèrent les légendes de leur pays et l'histoire du Dieu Jésus ; et ils me faisaient apprendre des paroles consacrées. Enfin, m'ayant baptisée à la mode orientale, ils me firent prendre un peu de pain sur lequel ils avaient prononcé des formules magiques, et ils m'affirmèrent que ce pain, qui était Dieu lui-même, allait me guérir aussitôt. Or, non seulement je n'éprouvai aucun soulagement, mais, ayant négligé pendant un mois les conseils des médecins, mon mal redoubla et devint si grave que, sans le secours d'un Grec très habile, je ne vivrais plus aujourd'hui ».

— Palladia, dit le proconsul en riant, c'est contre ta naïveté qu'il te fallait porter plainte. Mais qui me prouve que ces guérisseurs sont des méchants et non des fous?

— Écoute donc ceci, Lilias : pendant un mois, je te l'ai dit, ces deux hommes vinrent m'apprendre l'histoire de leur Dieu et des mots consacrés ; or, il ne se passa pas un jour sans que Damien, pour prix de ces leçons, exigeât de moi des bijoux, des vases précieux ou de l'argent. Il me disait que ces offrandes, destinées à Jésus, me

le rendraient propice, et je fus assez folle pour croire. N'ayant pas été guérie, je voulus reprend mon bien. Mais Damien me répondit impude ment qu'il en avait fait don à Dieu et que Di seul pourrait me les rendre. J'estime que ce conduite est celle d'un imposteur et d'un voleur

Lorsque Palladia eut parlé, beaucoup d'homm et de femmes de moindre condition produisire des griefs semblables. Et des paysans accusaie Côme d'avoir jeté sur leurs bêtes un sort qui l faisait mourir.

Interrogés par le proconsul, les deux homm déclarèrent qu'ils ne se souciaient pas de se jus fier devant les juges d'ici-bas et qu'ils ne feraie pas d'autre réponse que de confesser le Chri Jésus.

Prenant ces paroles pour un aveu, la foule cria « A mort! A mort! »

Mais Lilias, ayant réfléchi quelque temps, s'e prima en ces termes :

« Il m'est impossible de prononcer contre Côr et Damien une peine grave. Et tous les homm sensés qui ont été témoins de leur folie m'approu ront. J'aurai soin qu'ils n'abusent plus désorma les malades toujours crédules. Mais je ne les pu rai pas, parce qu'ils ne sont pas coupables.

« Il est naturel que, dans un peuple ign rant, les superstitions les plus grossières se dév

loppent et se multiplient. Et l'on ne saurait condamner les simples qui se laissent prendre aux fables ridicules de l'Orient faute de connaître la sagesse grecque. C'est le cas de ces deux chrétiens. Je n'admets point qu'ils soient coupables d'être des sots dangereux. C'est nous, Romains, qui sommes coupables de ne pas lutter contre la sottise, en éclairant le peuple ignorant ».

Ainsi le proconsul Lilias enseigna aux hommes d'autrefois ce que nous enseigne aujourd'hui la science. Mais, autrefois comme aujourd'hui, la foule était plus sensible aux cris de haine et de vengeance qu'aux raisonnements des sages. Absous par le proconsul, les guérisseurs Côme et Damien, furent lapidés par la multitude.

LILIAS déplora le meurtre de Côme et de Damien. Mais il évita d'en punir sévèrement les auteurs. Il avait excusé la folie des chrétiens, parce qu'il la comprenait. Il comprit aussi que la foule eût moins de sagesse que lui et il ne lui en voulut pas de s'être montrée haineuse et brutale.

Cette équitable indulgence lui valut peu d'éloges. Son ami Caesonius Maximus lui reprocha avec aigreur de n'avoir pas vengé la mort des guérisseurs. Ce Caesonius était un avocat renommé qui ne manquait pas d'esprit ; mais il était violent et bizarre. On le soupçonnait dans la ville d'être secrètement chrétien.

Lilias l'ayant plaisanté sur ce bruit, il répondit sans douceur : « Certes, je ne partage pas les superstitions grossières dont est chargée la religion chrétienne et qui sont propres à l'Orient. Mais les livres des chrétiens contiennent une morale sublime, hautement préférable à tout ce qu'ont écrit les stoïciens et les disciples d'Épicure ».

Ils disputèrent quelque temps là-dessus, et Lilias, qui seul était de bonne foi, convint que, parmi les maximes familières aux chrétiens, plus d'une était excellente. Il leur refusait seulement la nouveauté : « Ce sont, disait-il, des idées empruntées aux philosophes grecs. Des hommes simples leur ont donné une forme qui convient aux simples ».

Et, bien que Caesonius ne l'écoutât guère, il entreprit de lui démontrer que la morale chrétienne était inférieure et peu raisonnable, en ce qu'elle imaginait les hommes libres d'agir à leur guise et responsables de leurs actes ; même il lui fallait, à l'exemple des plus vieilles religions, un ciel pour les honnêtes gens et pour les autres un enfer.

« C'est par là, Caesonius, que ta morale, acceptable et suffisante pour le peuple, déplaira toujours aux sages ; c'est par là qu'elle se distingue des systèmes admirables de Platon et des stoïciens.

« Mon aïeul Caïus a souvent raconté à mon père qu'étant assis à Sirmium dans la tente de Marc-Aurèle épuisé, déjà presque mourant, il y vit entrer une jeune esclave chrétienne qui avait désiré parler à l'empereur. Celui-ci, toujours bienveillant, l'avait fait aussitôt introduire.

« Cette esclave se nommait Blandine. Je crois qu'aujourd'hui sa mémoire est vénérable parmi

les chrétiens. Elle raconta qu'elle avait été exposée dans le cirque, à Lyon, que les bourreaux s'étaient acharnés sur elle ; mais, par un hasard étrange, qu'elle croyait, bien entendu, miraculeux, elle avait survécu à tous les supplices et, une fois ses blessures fermées, elle s'était mise en route pour arriver jusqu'à l'empereur.

« Marc, ému par son récit, lui demanda ce qu'il pouvait pour elle. Elle lui répondit à peu près : « Bien que tu sois empereur, tu ne peux rien pour « moi ; mais c'est moi, parce que je suis chrétienne, « qui t'apporte le salut de l'âme et du corps ». La pauvre femme avait erré misérablement plusieurs années, guidée par l'espoir obstiné de convertir Marc-Aurèle à la foi en Jésus Sauveur.

« Sans attendre que Marc lui répondît, elle se mit à lui expliquer l'histoire de Jésus mort pour sauver les hommes et les mystères des chrétiens. Mon aïeul assurait que l'orateur le plus habile eût été moins persuasif et moins émouvant. Plus de trente ans après avoir entendu parler cette femme ignorante, il gardait de ses paroles une impression vive et brûlante.

« Marc écoutait avec attention, et plus d'une fois, tandis que Blandine exposait la morale chrétienne et la loi d'amour universel, il baissa légèrement la tête en signe d'approbation. Mais, lorsqu'elle eut parlé de la légende du jugement et des tour-

ments qui attendaient les méchants après la mort, il l'interrompit et il lui fit, avec douceur, une réponse que mon aïeul se vantait de répéter exactement :

« Femme, tu fais bien d'aller répétant : Aimons-nous les uns les autres. Car c'est la chose la plus nécessaire. J'ai reçu de mes maîtres un précepte semblable, et, chaque fois que j'ai essayé de m'y conformer, je l'ai trouvé très bon. A cause de cette idée excellente, il est possible que le peuple accepte ta religion et même s'en trouve assez bien. Mais, toi qui proclames cette loi d'amour, pourquoi veux-tu que ton Dieu, s'il existe, récompense les bons et punisse les méchants? Ignores-tu que le crime des uns et la vertu des autres font également partie de l'ordre nécessaire du monde et qu'il ne faut pas louer les bons et les récompenser, mais les envier, et qu'il ne faut pas châtier les méchants, mais les plaindre? »

« Et, comme Blandine, attentive et surprise, hésitait à répondre, Marc lui dit encore : « Celui qui possède la sagesse n'a pas de mérite à vivre sagement : alors, pourquoi ton Paradis? Et le méchant, Platon l'a dit, n'est pas méchant à dessein, il n'est donc pas coupable : à quoi bon ton Enfer? Ne te dis pas : celui-ci est bon et celui-là est pervers ; dis-toi : celui-ci sait et celui-là ignore ; tâche que le nombre de ceux qui savent soit plus

grand de jour en jour et, en attendant, sois deux fois secourable à ceux qui ne savent pas encore. Enfin, si tu crois que ton Dieu a souci de ceux qui sont ici-bas, ne lui demande pas de punir les uns et de récompenser les autres, mais de nous rendre tous heureux : car là serait la vraie justice. »

Et lorsque Caesonius, maussade, l'eut quitté, Lilias, ayant déroulé un manuscrit, relut ces phrases qui lui étaient chères :

« *Poursuivre l'impossible, c'est folie ; or, il est impossible que les méchants n'agissent pas comme ils le font.*

« *Tel est l'ordre de la nature : des gens de cette sorte doivent de toute nécessité agir ainsi. Vouloir qu'il en soit autrement, c'est vouloir que la figue n'ait pas de suc.*

« *Ils n'en feront pas moins ce qu'ils font, quand tu en crèverais.*

« *Corrige-les donc ou supporte-les.*

« *C'est toujours malgré elle, dit le philosophe, qu'une âme est privée de la vérité. Par conséquent, c'est malgré elle qu'elle est privée de la justice, de la tempérance, de la bienveillance, des autres vertus ; tu dois continuellement te souvenir de ce principe ; et cette pensée te rendra plus doux envers tous les hommes.*

« *C'est le propre d'un homme d'aimer même ceux qui nous offensent. Or, on en arrive là, lorsqu'on réfléchit que les hommes sont nos proches, que c'est par ignorance, malgré eux, qu'ils pèchent, et que bientôt nous mourrons les uns et les autres.*

« *S'ils se portent au mal, c'est uniquement parce qu'ils y trouvent leur convenance et leur utilité. Mais ils se trompent. — Instruis-les donc! Montre-leur la faute, mais sans t'indigner* ».

Ayant relu ces pensées, Lilias réfléchit quelques instants. Puis, sur la page même, il écrivit :

« Pourquoi sommes-nous si attachés à l'idée que les criminels sont des méchants et des coupables ? Pourquoi nous indignons-nous contre eux ? C'est d'abord pour les frapper sans remords, pour les tuer et les faire souffrir sans souffrir de notre iniquité. Mais c'est aussi, semble-t-il, pour nous enorgueillir en songeant que nous sommes incapables d'agir comme eux et que, par conséquent, nous sommes d'honnêtes gens.

« Ce raisonnement est très ridicule; car, on peut commettre de grands crimes, avec une âme assez bonne, et vivre convenablement, avec une âme médiocre. Mais nous nous en contentons, parce qu'il nous flatte et nous rassure.

« On pourrait peut-être amener les hommes à traiter plus doucement les voleurs et les assassins.

On les amènera avec peine à ne plus les mépriser et à ne plus s'indigner contre eux, parce qu'en les méprisant ils s'estiment eux-mêmes et parce qu'en s'indignant contre eux ils s'adressent un éloge indirect.

« Nous voulons être bons, à nos yeux. Et nous ne réfléchissons pas que celui qui se croirait bon et aurait la conscience tranquille serait le plus insolent et le plus sot des criminels. Car se croire bon, c'est s'empêcher soi-même, et par avance, de devenir moins inutile. C'est perdre la seule raison que nous avons peut-être de vivre. Et comment se croire bon et avoir la conscience tranquille, lorsque, autour de nous, tant sont malheureux, à moins d'avoir l'esprit très peu subtil et la conscience par trop facile ?

« Chaque fois qu'un homme s'emporte et s'indigne contre un autre homme et se loue ainsi lui-même, il me paraît qu'il fait preuve d'un orgueil insupportable et d'une très grande sottise ».

Le Remords

Et sans doute il y a moins de danger immédiat à se croire juste, bon, parfait, qu'à voler ou à tuer. Mais n'y faut-il pas quelquefois plus d'insolence, un esprit plus faux et un cœur plus dur ?

La morale d'hier reconnaissait l'honnête homme à la tranquillité de sa conscience. Aujourd'hui, cette tranquillité sera peut-être pour nous l'indice le plus sûr d'une âme médiocre.

« Comment se croire bon, demande Lilias, lorsque autour de nous, tant sont malheureux ? » Nul n'échappe à cette question, car nul de nous n'a fait tout son possible pour diminuer la misère et réduire l'injustice ; nul n'a mené une vie si parfaite qu'il ne puisse en concevoir une autre infiniment meilleure et mieux remplie. Et l'eût-il fait, nous n'admettrions pas qu'il se déclarât satisfait, entouré de tant d'infortunes et d'une iniquité si révoltante encore.

Il y a peu de temps, les journaux publiaient le récit d'un vaste incendie qui avait dévoré le quartier le plus populeux d'une ville américaine. Dans

une maison en flammes, un homme, en risquant quatre fois sa vie, avait réussi à sauver plusieurs enfants. Certes celui-là avait fait jusqu'au bout tout son possible. Il pleurait pourtant, lorsqu'il s'éloigna de la maison consumée. Il ne pensait pas, pour s'en enorgueillir, au peu qu'il avait pu faire, mais à ce qu'il eût voulu faire et n'avait pas pu tenter. Il n'avait pas le cœur et la conscience tranquilles, incapable de goûter le repos dans l'affreuse tristesse qui l'entourait. La vue du malheur des autres suffisait à l'empêcher d'être heureux.

Nous pouvons prendre exemple sur lui, car, dans l'iniquité générale, ce que nous faisons n'est rien, comparé à ce qu'il faudrait faire ; et nos meilleures actions ne méritent pas un mot de louange. — Mais j'ai sacrifié toute ma fortune. — Ta fortune a-t-elle suffi à donner du pain à tous ? Ne songe pas à ceux que tu as rassasiés, songe à ceux qui ont faim encore. — Faudra-t-il donc souffrir toujours? — Non, tu peux te remettre au travail avec une ardeur joyeuse ; mais tu ne peux pas abandonner la lutte et te déclarer satisfait, tant que tes bras sont solides et que la tâche n'est pas accomplie. — Mais, je ne serai pas heureux, si ma conscience n'est pas tranquille. — Tu ne seras pas tout à fait heureux. Mais pourquoi serais-tu tout à fait heureux, lorsque tes voisins le sont si

peu? Donne-leur la joie parfaite; en la leur donnant tu la trouveras.

Ce sont les faits qui nous parlent ainsi : aucun philosophe, aucun poète ne leur a soufflé ce qu'ils disent. La solidarité humaine nous lie aux souffrances des autres, comme à leurs joies, comme à leur vie. Nos consciences agitées sont semblables aux vagues des mers soulevées l'une par l'autre, apaisées toutes ensemble. A quoi bon les considérer comme autant de lacs minuscules, séparés les uns des autres par un infranchissable égoïsme et fermés au vent des vallées voisines et des passions humaines?

Ne jugeons pas les autres, ne nous jugeons pas. Il est vain de nous croire bons, il serait vain souvent de nous croire méchants : les événements sont puissants et nos âmes ordinaires. Avons-nous bien agi? Point d'orgueil! Nous sommes-nous trompés? Pas de désespoir! Erreur et bonne action sont également déterminées, explicables, naturelles.

Ne faudra-t-il plus regretter éternellement nos fautes? Il vaudra mieux en réparer l'effet et ne pas tirer un prétexte de notre abattement pour rester inertes.

Les mêmes hommes qui veulent lier une fierté légitime aux actions convenables prétendent lier un éternel remords aux actions mauvaises. A quoi bon ces regrets fastueux? Je me suis trompé : étais-je infaillible? J'ai vu le bien et fait le mal : n'étais-je pas deux fois faillible?

Il y a dans bien des remords autant d'orgueil stérile et vain que dans la satisfaction de soi-même. Pourquoi sommes-nous inquiets et douloureuse-

ment surpris d'avoir mal agi? Parce que la conscience de notre faute nous force à nous juger nous-mêmes un peu moins favorablement. Il serait plus simple et plus sage de ne pas nous juger du tout.

« Ne t'accuse pas toi-même », disait Marc-Aurèle. Que sert en effet de nous accuser, de nous troubler, de nous inquiéter? Réparer la faute vaut mieux, ou du moins l'éviter désormais.

« Le lendemain de son arrivée, Paul vint chez Jacques, et tous les anciens s'y assemblèrent.

« Et, après les avoir embrassés, il leur raconta en détail tout ce que Dieu avait fait parmi les Gentils par son ministère.

« Ce qu'ayant ouï, ils glorifièrent le Seigneur et ils lui dirent : Frère, tu vois combien il y a de milliers de Juifs qui ont cru, et ils sont tous zélés pour la loi.

« Or, ils ont été informés que tu enseignes à tous les Juifs qui sont parmi les Gentils de renoncer à Moïse, en leur disant qu'ils ne doivent pas circoncire leurs enfants ni vivre selon les cérémonies de la loi.

« Fais donc ce que nous allons te dire : nous avons quatre hommes qui ont fait un vœu ;

« Prends-les avec toi, purifie-toi avec eux et contribue à la dépense avec eux, afin qu'ils se rasent la tête et que tous sachent qu'il n'est rien de tout ce qu'ils ont ouï dire de toi, mais que tu continues à garder la loi...

« *Alors, Paul, ayant pris ces hommes avec lui et s'étant purifié avec eux, entra dans le temple...* »



Lorsqu'il en sortit, il chercha en vain parmi la foule affairée un visage ami. Les chrétiens de Jérusalem ne se souciaient pas de paraître en public avec un homme soupçonné de méconnaître la loi. Un de ceux qui, la veille, l'avaient écouté chez Jacques passa tout à côté de lui et feignit de ne pas le voir.

Paul marcha devant lui, au hasard, et bientôt, ayant franchi une des portes de la ville, descendit dans la vallée du Cédron.

Une tristesse lente lui montait au cœur. L'ingratitude de ses frères, l'accueil glacé que lui avait fait Jacques ne lui inspiraient ni colère, ni haine : mais il sentait que la haine elle-même eût été préférable au découragement soudain et presque doux qui l'accablait.

S'étant assis, sans même y prendre garde, dans le verger de Gethsémani, au lieu même où Jésus s'était si souvent reposé le soir après les disputes du temple, il s'efforça de songer aux commu-

nautés, déjà nombreuses, que sa voix avait fait éclore, comme des fleurs merveilleuses, sur la terre païenne. Il se rappela ses frères d'Antioche et d'Iconie, et le miracle de Lystre, et ses voyages à travers la Syrie, la Cilicie, la Phrygie et la Mysie ; il revit Athènes, l'autel consacré au Dieu inconnu et les Grecs assemblés à l'aréopage qui le regardaient avec une curiosité égayée ; il s'attendrit en pensant à ses amis de Corinthe et d'Éphèse. Mais, plus il se remémorait les grands travaux qu'il avait accomplis et les périls qu'il avait courus pour le nom de Jésus-Christ, plus la conduite de ses frères lui inspirait de douleur.

A Césarée, peu de jours avant son arrivée à Jérusalem, un prophète nommé Agabus était venu de Judée et, lui ayant pris sa ceinture pour s'en lier les mains et les pieds, avait dit : « C'est ainsi que les Juifs lieront dans Jérusalem l'homme à qui est cette ceinture ; et ils le livreront entre les mains des Gentils ».

Paul, songeant à cette prophétie, se disait tristement en lui-même : Ils ne me livreront pas ; mais ils me soupçonnent et ils me haïssent.



Il se leva et de nouveau se mit à errer dans la campagne, par les chemins bordés de palmiers, d'oliviers et de figuiers.

Soudain, une idée nouvelle emplit sa pensée. De quel droit se plaignait-il qu'on le reçût avec froideur? N'était-il pas naturel que les frères de Jérusalem accueillissent avec prudence leur ancien persécuteur? qui fallait-il blâmer, de Jacques qui songeait aux anciens crimes de Paul ou de Paul qui les oubliait?

Et l'apôtre, ayant trouvé cette explication, prit un plaisir cruel à s'en démontrer l'excellence. Combien lourds étaient ses péchés d'autrefois, à côté de ses bonnes œuvres! Un instant auparavant, il avait dû faire effort pour songer à ses voyages, aux Gentils qu'il avait convertis. Maintenant, des images plus anciennes se présentaient à ses yeux toutes vives. Les hommes, les femmes, les enfants qu'il avait fait jeter en prison ou fouetter dans les synagogues passaient devant lui en le regardant, et il y avait dans ces regards de la pitié et de la haine. Mais plus que tous ces hommes et que toutes ces femmes, la vision d'Étienne martyr remuait le cœur de Paul. Il le revoyait les yeux fixés au ciel et les Juifs autour de lui criaient et grinçaient des dents. Mais Étienne, immobile, disait : « Voici, je vois les cieux ouverts et le fils de l'homme qui est à la droite de Dieu ». Alors,

tous se jetaient sur lui et l'entraînaient hors de la ville. Lui, tandis qu'on le lapidait, répétait sans cesse à voix haute : « Seigneur, ne leur impute point ce péché ». Son visage resplendissait comme celui d'un ange. Et Paul gardait les vêtements de ceux qui jetaient des pierres au saint.

— Ne leur impute pas ce péché, répéta l'apôtre machinalement.

Mais pourquoi ce péché et tant d'autres ne devraient-ils pas lui être imputés ? Quelle vertu surhumaine pouvait effacer cette tache sanglante ? Par quelle aberration avait-il lui-même oublié son crime? Comment avait-il vécu, prêché, annoncé la bonne nouvelle, sans que le froid du souvenir lui figeât le sang dans les veines et la parole sur les lèvres?

Il leva les yeux et il aperçut tout près de lui, dans la brume qui montait de la vallée, la masse sombre du mont des Oliviers. Pris d'une peur vague, inconnue, il s'éloigna du lieu fatal. Et de l'apôtre qui avait évangélisé la Grèce et l'Asie, il ne resta plus qu'une âme affolée et puérile, âme de pauvre homme en proie au remords.



« Malheur à celui qui oublie sa faute ! Car Dieu s'en souvient pour lui... Tu prétends instruire les autres et tu es plongé dans la nuit... Adieu mes voyages à travers l'Asie... Demain, je m'humilierai, j'expierai... »

Il marchait toujours, et sa voix désolée déchirait le silence de la campagne. Comme il passait, balbutiant des mots sans suite devant une ferme entourée d'oliviers, un homme roux, qui se promenait le long de la haie, sur la route, le regarda avec étonnement.

— Tu parais souffrir, lui dit-il ; veux-tu te reposer dans ma maison ?

Paul, de la tête, fit signe que oui, et l'homme le conduisit dans une salle obscure et propre, meublée d'une natte, de quelques coussins, de vases d'argile et d'un grand coffre peint.

Sans rien dire, son hôte plaça devant lui du pain et des figues ; et l'apôtre, bien qu'il n'eût pas faim, prit le pain en disant :

— La paix soit à cette maison de la part de Dieu notre Père et de Jésus-Christ notre Seigneur.

L'homme fit aussitôt le signe de la croix. Et Paul fut un peu déçu ; car en son âme il avait espéré le convertir à la loi du Christ.

— Béni soit Dieu, dit-il, qui m'a conduit chez un frère. Je suis Paul, de Tarse. Toi, quel est ton nom ?

L'homme hésita un instant, puis dit :

— Je suis Judas, de Kerioth.



« En entendant ce nom maudit, écrivit plus tard l'apôtre à ses frères de Corinthe, je me levai, je voulus m'enfuir, crier une malédiction. Mais soudain je restai tremblant ;

« Car la même lumière qui jadis avait brillé autour de moi sur la route de Damas resplendissait dans la chambre ; et de nouveau j'entendis la voix qui disait : Paul, Paul, ne t'enfuis pas, mais écoute ce que cet homme va te dire.

« Et presque autant que la lumière et la voix, l'air tranquille de Judas frappait mon âme de stupeur. »

Judas, en effet, ne s'était pas ému de l'effet produit par son nom. Son visage n'exprimait ni la honte ni l'embarras. Ce fut d'un ton simple, à peine triste, qu'il dit à Paul :

— Assieds-toi et ne crains rien. Les leçons du Maître sont-elles si oubliées parmi vous qu'un chrétien redoute de s'asseoir à la table d'un pécheur ? Tu m'as demandé mon nom. Écoute à présent mon histoire.

Il se tut ; et l'apôtre, dompté, lui fit signe de parler.

— Tu t'étonnes peut-être, reprit Judas, de me voir vivant. Je sais qu'on raconte sur moi bien des fables : les uns assurent qu'après avoir acquis un champ du prix de mon crime, je me suis précipité, j'ai crevé par le milieu, et toutes mes entrailles ont été répandues. D'autres content que ma tête enfla, devint monstrueuse et que mes parents dégoûtés m'abandonnèrent sans nourriture. D'autres t'ont dit peut-être que, désespéré, je me suis pendu à un arbre sur le mont des Oliviers. Nul n'a su la vérité.

Il est vrai que, quand je vis le Maître mort sur la croix entre les voleurs, un remords affreux m'étreignit le cœur. Je compris, je sentis qu'il était le Messie. Alors je courus au temple et je criai aux prêtres : Il est innocent ! Les prêtres haussaient les épaules. Je voulus rendre au sanhédrin les pièces d'argent, prix de ma trahison. Mais les sacrificateurs refusèrent de les recevoir. Je m'enfuis dans la campagne et, ayant dénoué ma ceinture, je l'attachai à une branche d'arbre. J'allais mourir. Tout à coup, j'entendis derrière moi la voix du Maître...

— Parle, parle ! dit l'apôtre.



— C'était bien lui, reprit Judas. Je ne songeai même pas à m'étonner de le voir vivant. J'étais tombé à genoux. Il me releva et me dit, en me regardant comme autrefois :

— Prends garde à ne pas souiller la pureté de mon sacrifice.

Je ne pouvais parler. Il me dit encore :

— Pourquoi cèdes-tu à ton désespoir ? Celui qui regrette sa faute doit-il, en se tuant lui-même, s'empêcher de la réparer ? Il fallait que le fils de l'homme fût trahi et mis en croix ; il fallait cela pour le salut des hommes. Mais son supplice sauvera, avant les autres, celui qui ne l'a trahi qu'afin que l'Écriture fût accomplie.

— Maître, dis-je, comment croire que tu pourrais me pardonner?

Il me répondit:

— Souviens-toi ! Un jour, en Galilée, Pierre devant toi me demandait : Seigneur, combien de fois pardonnerai-je à mon frère, lorsqu'il m'aura offensé ? Sera-ce jusqu'à sept fois? Et je lui dis : Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois.

— Maître, dis-je, j'ai péché...

Il m'interrompit :

— Souviens-toi encore. Ne vous ai-je pas dit autrefois: Je veux la miséricorde et non pas le sacrifice. Et mon Père ne m'a pas envoyé pour les justes, mais pour les pécheurs?



— Mais moi, continua Judas, je secouais la tête en pleurant et ne pouvais croire ce qu'il me disait.

Et lui alors parla ainsi:

— Écoute et comprends. Un jour, un homme riche trouva dans son verger un de ses voisins en train de voler; et, transporté de colère, il le tua.

Les magistrats le laissèrent aller parce qu'il avait défendu son bien. Mais lui, à partir de ce jour, ne connut plus le sommeil, car il avait versé le sang.

De sorte que, plein de remords, il refusait souvent de boire et de manger; et sans cesse il répétait : J'ai sauvé ma richesse et j'ai perdu mon âme.

Mais une nuit Dieu lui apparut et lui dit : Pourquoi pleures-tu? Crois-tu que tes larmes réparent ta faute? Va et laboure le champ de celui que tu

as tué ; car sa femme et ses enfants ont faim par ta faute.

Mais le jour où le champ sera couvert d'épis, réjouis-toi et oublie ton crime, car, en vérité, tu l'auras racheté.

Et l'homme riche se leva et fit ce que Dieu lui avait ordonné. Et chaque jour, en travaillant, il sentait ses remords devenir moins pesants.

Et quand vint l'été, la veuve et les enfants affamés virent leur champ doré d'épis ; et l'homme riche ayant connu que son crime lui était remis l'oublia et vécut dans la paix du Seigneur.

— Maître, lui dis-je, que ferai-je et quel champ dois-je cultiver ?

Lui se baissant ramassa les pièces d'argent que j'avais jetées et me dit :

— Va et achète un champ. Cultive-le ; ne songe à ta faute que pour te rappeler que je te l'ai remise. Et quand viendra le temps de la moisson, réjouis-toi et rends grâce à Dieu.



Depuis longtemps, Judas s'était tu. Dehors, la nuit couvrait la campagne. — Et moi aussi, songeait Paul, j'étais sur le point de désespérer.

Il ramassa le pain qu'en se levant il avait fait tomber, le rompit, en donna la moitié à Judas.

Et tous deux mangeaient avec une joie grave. Car le Maître jadis avait dit : Faites ceci en mémoire de moi.

Il n'y aurait pas seulement de l'orgueil, il y aurait beaucoup de faiblesse à s'attrister sans mesure des fautes qu'on a pu commettre. Car, ce que nous demandons à ces tristesses, trop souvent, c'est le charme dangereux et doux du découragement.

Tu t'es trompé, — la belle affaire! Reviens sur tes pas, reprends le droit chemin. Ce n'est pas en gémissant que tu répareras le mal commis. C'est en reprenant ta route avec ardeur, avec confiance.

Mais c'est le propre du juste de s'affliger du mal. — Ne t'afflige donc pas du mal qui t'est propre et parce qu'il t'est propre. Tu t'es trompé : qu'est cela dans le monde? Répare ta faute et n'y songe plus, et si tu ne peux la réparer, n'y songe pas non plus : à quoi bon? Mais songe qu'autour de toi il y a des fautes immenses qui sont les fautes de tous et par conséquent les tiennes : celui-ci voudrait travailler, ne trouve pas de travail et meurt; celui-ci peine tout le jour et vit misérable-

ment; ceux-ci sont enfermés dans des usines malsaines où la mort les guette; ceux-ci souffrent dans les prisons, dans les bagnes.

Afflige-toi de cela, si tu tiens à t'affliger : mais que ta tristesse soit cette tristesse utile et virile qui, à peine née, se change en espoir, en travail méthodique et confiant.

Est-il donc si difficile de ne pas nous juger nous-mêmes, de n'être ni vains, ni humbles, ni satisfaits, ni timides? Est-il impossible de nous persuader que le temps que nous passons à nous glorifier d'avoir bien agi est du temps perdu? Employons-le à agir mieux. Est-il impossible à nos cœurs honnêtes de ne pas regretter nos fautes? Réparons-les et ressaisissons-nous.

Si l'orgueil est insupportable, l'humilité l'est parfois plus encore. Que sert de nous répéter que nous sommes des misérables, incapables d'action bonne, nés pour le mal et perdus dans le mal? Tout cela nous éloigne de notre tâche et ne flatte que notre indolence.

Soyons simples, suivons notre route sans présomption et sans gémissement. Gestes d'orgueil, gestes de désespoir sont de la force gaspillée.

— Mais que puis-je? que suis-je? un atome. — Fais donc ta besogne d'atome, sans fierté et sans dépit.

FIN

TOURS. — IMPRIMERIE DESLIS FRÈRES, 6, RUE GAMBETTA.